LE MONDE LIBERTAIRE

LE MONDE LIBERTAIRE

hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

www.monde-libertaire.fr

ISSN 0026-9433

N° 1704
du 18 avril au 8 mai 2013

« L'athéisme m'assure que je n'ai point, comme Jeanne d'Arc, à redouter la sainte grillade. »

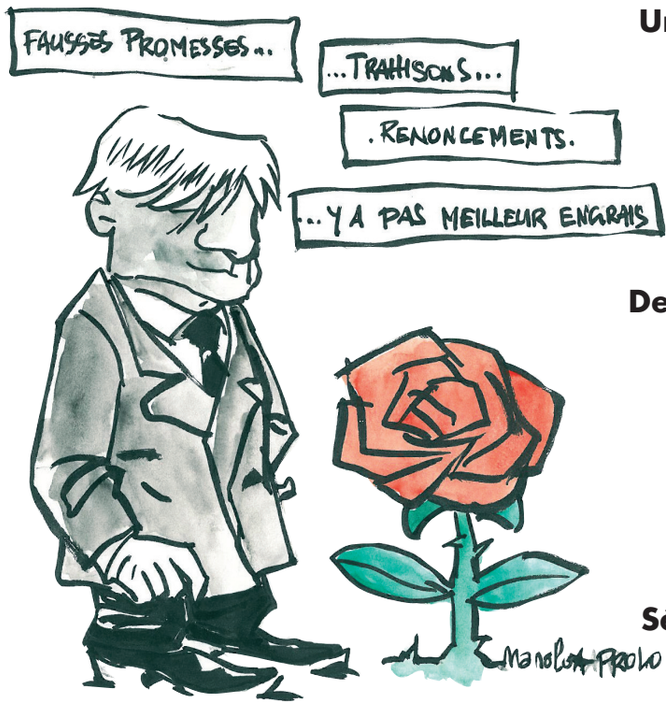
Olympe de Gouges

Conduite à gauche...
...priorités à droite

M 02137 - 1704 - F: 2,50 €

LES FAUX CAMARADES PAGE 9

Sommaire



Actualité

De l'inutilité sociale des riches, par J.-P. Levaray, *page 3*
Un rouage administratif de plus, par P. Schindler, *page 4*
Une sorcière nous a quittés, par E. Vanhecke, *page 5*
La météo syndicale, par J.-P. Germain, *page 6*
Faut se remuer, par G. Goutte, *page 7*

Arguments

La Chronique néphrétique de Rodkol, *page 8*
Des camarades qui n'en sont pas, par M. Rajsfus, *page 9*
L'incontournable anarchie sociale, *page 11*
L'enfer sur mer, par N. Potkine, *page15*

International

Des Slovènes se rebiffent, *page 16*

Expressions

Sévices capitalistes en Amazonie, par M. Gutel, *page 17*
Le mal, ce vide de la pensée, par M. Topé, *page 18*
Barbarie en Algérie, par T. Guilabert, *page 19*
Le martyr des tribus indiennes aux États-Unis, par Franck, *page 20*
La musique qui fait penser d'Hervé Krief, par Pascal, *page 21*

Ami lecteur,

Le ML ne paraîtra pas pendant trois semaines. Le numéro 1705 ne sortira que le 9 mai . Durant ce temps tu pourras lire le nouveau Hors-série qui va sortir sous peu.

L'équipe de rédaction

Mouvement

Radio et mouvement, *page 22*
L'agenda noir, *page 23*

Illustrations

Aurelio, Kalem, Krokaga, La Sala, Manolo Prolo, Nemo

Tarifs

(hors-série inclus)

France et étranger

3 mois, 12 nos hebdos, 1 no hors série, les gratuits ◯ 25 €
6 mois, 18 nos hebdos, 2/3 nos hors série, les gratuits ◯ 50 €
1 an, 35 nos hebdos, 5/6 nos hors série, les gratuits ◯ 75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :
Publications libertaires, c/o Maison des passages, 44, rue Saint-Georges, 69005 Lyon, 06 23 23 39 06

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Bulletin d'abonnement

Abonnement de soutien
1 an ◯ **95** €

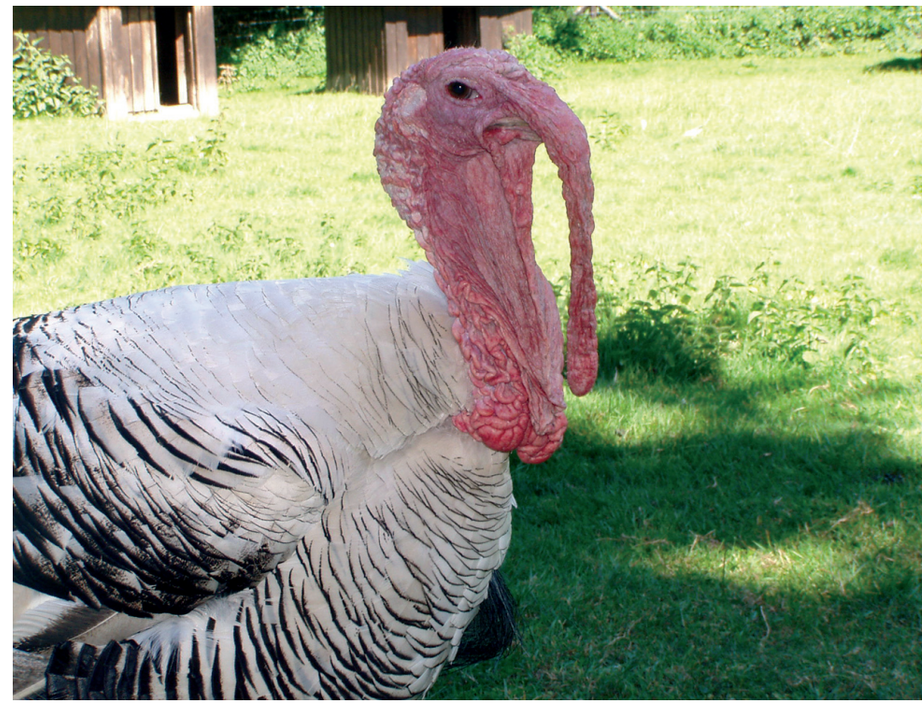
Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international
(IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363).
(BIC: CCOPFRPPXXX)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Directeur de publication : Bernard Touchais – Commission paritaire n° 0614 C 80740 – Imprimerie 3A (Paris)
Dépot légal 44145 – 1er trimestre 1977 Routage 205 – EDRB – Diffusion Presstalis.

Photos et illustrations de ce numéro : droits réservés.

Editorial

À quoi servent-ils ?



Jean-Pierre Levaray

Foin des officiels sujets de mécontentement comme des prudes réactions entourant d'un halo réprobateur les frasques bancaires d'un Cahuzac ; la mort navrante bien qu'annoncée des aciéries de Florange ; la félonie de Hollande et de Mittal dans cette affaire ; ou, à propos de félons, la disparition de M^me^ Thatcher, saluée par certains comme une délivrance mais dont la longue liste de forfaits était, pour la plupart des gens nés après 1990, passée aux oubliettes à l'image de l'Alzheimer de la Dame de fer en question. Qu'il soit ici question d'un fait divers bien insignifiant : un jeu de téléréalité, *Koh Lanta*, a récemment causé la mort d'une personne, ou plutôt de deux pour être tout à fait précis. D'aucuns, à défaut de se passionner pour ce fleuron de l'intelligence humaine, en connaissent le principe : emmener deux équipes de djeunes, les rouges et les jaunes, sur une île déserte et les faire s'affronter pendant quarante jours au travers d'épreuves d'endurance sadiques où ils sont censés se « dépasser », comme disent les DRH. Après seize heures de vol, une traversée à la nage de 200 mètres, enfin une épreuve de tir à la corde entre équipes comme au bon vieux temps des patronages et des colos, Gérald fait une crise cardiaque ; il n'est pas soigné assez vite, il décède. Le médecin maison de la prod', pris à parti par la presse, se suicide. Ça fait deux victimes de ces téléréalités où la lutte de tous contre tous est censée faire les délices des téléspectateurs (audimat oblige) tout en libérant une part de leur cerveau pour Coca-Cola. Dénoncer la bêtise, la démagogie, l'appât du gain, la déliquescence des mœurs, l'imposition d'une loi de la jungle inflexible, serait passer pour un *has been* : 7 millions de téléspectateurs en moyenne par an suivent ce genre de conneries et ce depuis douze ans. Sept millions qui attendent que le gladiateur crève dans l'arène. Les mêmes qui trouvent normal quand un sportif « de haut niveau » calanche à coup de piquouzes. Pyongyang et ses titatas nucléaires ou les famines du tiers-monde sont autant d'avatars de ce parti pris délibéré d'abrutissement et d'égoïsme imposés à des populations décérébrées. *Koh Lanta* n'est pas qu'un jeu inepte et cruel, c'est l'illustration des méthodes employées par les décideurs, les économistes, les experts et les entreprises qu'on présente comme modèles de comportement social. Une règle de vie mondialisée de concurrence malsaine où l'empathie et l'entraide sont moquées, frappées d'interdit, pour faire place à la méfiance et à la traîtrise. Supporter ou trouver naturel un tel jeu, un tel comportement de société, est signe qu'il est grand temps de se révolter.

Bien que minoritaires, ils sont partout. En une de la presse people, ils montrent leurs frasques et leurs bronzages, leurs yachts et leurs tenues de soirée. Ils font du chantage comme quoi ils pourraient quitter le pays si on leur faisait payer trop d'impôts ou parce qu'on ne les comprend pas. Dans la presse, dans des journaux leur appartenant, ils se répandent pour nous expliquer et nous imposer leurs visions du monde et pour asséner qu'il faut que nous fassions des sacrifices pour que le monde continue à tourner dans le bon sens. C'est-à-dire le leur.

Les riches, oui, il s'agit bien d'eux, font l'objet de bien des condescendances ces temps-ci. Les médias s'affolent lorsqu'il est question d'augmenter l'impôt sur les grandes fortunes, de passer les impôts à 75 % pour ceux et celles qui amassent des fortunes… etc. On nous fait grand cas de ces riches qui quittent ou vont quitter le pays, comme si cela avait une importance quelconque.

Est-ce parce que les riches sont présents que le peuple se porte mieux ? Que nenni !

Les journalistes aux ordres de ces oligarchies, de cette caste, nous disent même que taxer les riches concernerait si peu de monde que ça s'avérerait peu efficace (quelques centaines de millions qui ne seraient pas à la hauteur de la centaine de milliards du déficit). Dans ce cas, si les riches représentent si peu en termes fiscaux, ça veut dire qu'ils ne pèsent pas grand-chose en terme d'investissements. Pourtant l'argument des libéraux, de droite à gauche, c'est de dire que soutenir les riches est utile, car nous leur devons tous le dynamisme financier des entreprises subventionnées par les courageux investissements.

Ce qui est faux.

Seul 5 % de leur fortune sert à l'investissement productif. Les politiques et leurs médias célèbrent les entreprises et la spéculation boursière, mais les émissions d'actions tiennent toujours une place faible. Même si, pour ce nombre restreint de personnes qui boursicotent, cela rapporte beaucoup.

Les cinq milliards d'euros de transactions quotidiennes sur le CAC 40 sont en fait les mêmes liquidités qui tournent plusieurs fois par jour en ne faisant que changer de mains.

Les riches placent leur argent uniquement aux fins de plus-value sans rapport avec un quelconque soutien à l'investissement tant vanté. L'argent des riches ne sert donc à rien, si ce n'est à s'augmenter lui-même.

Les riches ne servent qu'à eux-mêmes

D'autres discours nous disent : laissons les riches investir, car cela créera des retombées qui feront que toutes les classes sociales inférieures finiront par en profiter. Ils consomment, font tourner le petit commerce (plutôt le gros) qui fera tourner le moyen, etc.

Là aussi c'est faux.

Cette classe dominante, qui cumule toutes les formes de richesses, fonctionne en circuit fermé. L'aristocratie de l'argent cultive ses réseaux, elle en hérite, les entretient et les

développe au cours de réceptions, parties de golf, mondanités, en apparence futiles mais en fait essentielles. Les familles fortunées, à la différence des pauvres, restent entre eux, dans une forme de « ghetto du gotha », défendant bec et ongles leurs espaces et lieux de vacances pour conserver leur groupe quasi fermé.

Malgré cet entre-soi, les riches se développent : 1 426 milliardaires aujourd'hui, soit 210 de plus que l'an dernier. « *En 2012, le nombre de super-riches (patrimoine supérieur à 30 millions de dollars) a crû de 8 700 personnes et leur richesse totale a augmenté de 566 milliards pour atteindre 26 000 milliards, soit plus du tiers du PIB mondial.* »

Pour autant, au même titre que les religions et la bourgeoisie, les riches imposent, outre leur vision du monde et de la « bonne » méthode pour le gérer, un modèle de vie basé sur le culte de l'égoïsme, de l'argent roi, du toujours plus, de la consommation.

De temps à autres, éclatent quelques scandales politico-financiers (Cahuzac et Sarkozy parmi les derniers), mais ce ne sont que de petits joueurs qui, de toutes façons, ne s'en tireront pas trop mal. C'est juste pour faire croire que ce système est moral et qu'il n'y a que quelques brebis galeuses. Et c'est surtout pour faire oublier au populo que leur richesse est bien réelle et qu'elle est basée sur l'exploitation et la misère. Que s'il y a quelques riches de plus, il y a surtout de plus en plus de pauvres.

Leur système, c'est la précarité, le chômage, la misère et la faim. C'est aussi l'exploitation de toutes les ressources possibles, humaines et environnementales.

On ne le répétera jamais assez : nous n'avons pas à payer la crise de leur système. Il ne s'agit pas de le réformer mais bien de détruire, dans ses fondations mêmes, ce capitalisme, profondément injuste, immoral et inhumain. Alors, nous récupérerons leur or, et nous en ferons des colifichets. Et puis nous danserons *La Carmagnole* autour des dépouilles des riches encore fumantes…

J.-P. L.

L'autorité environnementale

À QUOI SERT l'Autorité environnementale ? Bonne question. Pour rappel, l'Autorité environnementale (AE) du Conseil général de l'environnement et du développement durable (CGEDD) a été créée durant l'été 2009 sous l'influence de l'Union européenne. Il s'agit d'une structure mise en place pour éviter que le ministère de l'Écologie soit « juge et partie », dans le cas où le ministre chargé de l'environnement doit prendre une décision sur un projet ou lorsque le maître d'ouvrage est l'État représenté par un service dépendant de ce ministre ou d'un établissement public placé sous sa tutelle. L'Autorité est censée jouer le rôle de « garant environnemental ». Voilà pour la théorie.

Trois ans après sa création, l'AE fait un premier bilan de la prise en compte de ses recommandations, et ce n'est pas triste ! Sur les 265 projets ou programmes examinés par l'Autorité, seulement huit dossiers ont été abandonnés ou reportés en attendant d'être complétés « *significativement* » et – attention – « *avant même que l'Autorité ait rendu son avis* », selon le rapport de l'AE. Dans la majorité des cas, les recommandations de l'AE donnent lieu à un « *mémoire en réponse* » du maître d'ouvrage, « *bien que celui-ci reste libre d'y donner ou non une suite* ». C'est vachement « agit-prop », comme processus et surtout très pertinent ! C'est comme si après un jugement rendu par une cour de justice, le prévenu restait libre d'y donner ou non une suite, cocasse non ? Ce qui n'empêche pas un membre de l'Autorité de constater « *une meilleure prise en compte de l'environnement par les maîtres d'ouvrage* ». Ces derniers obtempéreront-ils de leur propre chef ? Un élément de réponse est que « *si les maîtres d'ouvrage ne sont pas juridiquement tenus de suivre les recommandations de l'AE, les avis sont rendus publics* ». Ah, on comprend mieux pourquoi les maîtres d'ouvrage se méfient et améliorent leurs projets, alors… Dans son rapport, l'AE avoue qu'au niveau des suivis des recommandations dans la vie du projet, « *elle n'a pour l'instant pas de visibilité en la matière* » ! Mais, l'AE de préciser (pour sa propre survie ? Il faut bien survivre en temps de crise…) que les dispositions de la loi Grenelle 2 visant à ce que les maîtres d'ouvrage suivent les mesures de protection de l'environnement dans le temps « *pourraient permettre d'améliorer les choses* ». On sent bien cependant qu'avec l'emploi du verbe au conditionnel, ceci est loin d'être acquis ! Enfin, sur la question de son image envers le grand public, l'Autorité ne semble pas se faire trop d'illusions et constate : « *L'écho des avis de l'Autorité dans le public reste encore modeste : la complexité du dispositif réglementaire de l'évaluation environnementale nécessite encore, à l'évidence, un gros effort de pédagogie.* » C'est sûr : personne de sensé n'ignore les instances institutionnelles ; elles savent rendre les choses simples très complexes quand ça les arrange… Et dans le cas présent, s'il faut choisir entre les investisseurs, les bâtisseurs et les défenseurs des fleurettes et des abeilles, pour les politiques, le choix est vite fait !

Patrick Schindler
Groupe Claaaaaash
de la Fédération anarchiste

Morte, la bête

« Tu peux serrer une abeille dans ta main jusqu'à ce qu'elle étouffe, elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué, c'est peu de chose, mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles. »

Jean Paulhan

Incapable de rivaliser, Lucifer a dû céder la place.

Enfin ! Elle en a mis du temps ! Il y a des mois que la bonne nouvelle était attendue avec fébrilité, espérée sans trop y croire et c'est enfin arrivé. Cette vieille carne de Thatcher, cette dame de fer comme ils disaient, va désormais pouvoir aller rouiller en enfer. Laissant derrière elle un très très lourd bilan, beaucoup trop de morts, beaucoup trop de larmes pour pouvoir cette fois démentir la fameuse phrase de Vitellius, que « *le cadavre d'un ennemi ne sent pas toujours bon* ».

Et oui c'est le temps des réjouissances. Par l'individualisme poussé à l'extrême, par la glorification et l'édification de l'ultralibéralisme, par sa lutte implacable et bornée à l'encontre des affaires d'Irlande ou du syndicalisme, par sa politique électoraliste et mortifère dans la stupide guerre des Malouines, elle a incarné tout ce qu'un homme généreux, honnête et un peu progressiste déteste. Les déferlements de joie et de bonheur dans les rues de Belfast-West, de Liverpool ou de Glasgow sont là pour témoigner de tout le bonheur et de toute la joie de voir enfin disparaître cette chirurgienne sans anesthésiants, et quand bien même en aurait-elle eu, cette fossoyeuse des luttes sociales pour le seul profit de la finance, de la Bourse, de la City, pour la liberté du renard dans le poulailler et pour laquelle n'importe quelle fin a pu justifier n'importe quels moyens. Brutalité, mépris, arrogance, ces mots ne sont sans doute pas assez forts.

Les exemples sont terribles. Terribles et nombreux. Décidée à faire la peau des mineurs britanniques et de leurs puissants syndicats, elle entamera une lutte qui durera près d'un an. Charges mémorables à cheval, répression féroce conduiront à une cuisante défaite des grévistes et à un affaiblissement syndical qui se ressent encore aujourd'hui, malgré un soutien appuyé des syndicats en particuliers français (hé oui ! n'oublions pas la CGT *is magic*). Il s'en suivra 11 300 arrestations et 9 morts. La paix des cimetières.

Mais elle n'en était pas à son coup d'essai. Cette sinistre fossoyeuse aura vainement essayé de désamorcer le conflit nord irlandais. Cette guerre – qui, rappelons-le utilement, ne fut nullement de religion – va montrer au monde atterré la plus hideuse grimace de Thatcher. Les grèves de la faim de ceux qui ne demandaient rien d'autre que le statut de prisonniers politiques finiront de manière dramatique. Dix morts de faim dans la sinistre prison de Long Kesh, dix morts après une grève de l'hygiène épouvantable, dix morts désirées, programmées par son appétit mortifère et féroce. Dix morts qui ne l'ont jamais fait plier. « *Notre vengeance sera le rire de nos enfants* », écrira le plus célèbre et le plus emblématique d'entre eux : Bobby Sands. Un bien beau crachat à la gueule et bien mérité. « *La classe ouvrière a été martyrisée en Grande-Bretagne du fait de sa politique.* »

« *Son rôle dans les affaires internationales fut tout aussi belliqueux* », selon Gerry Adams ancien négociateur des accords de paix nord irlandais. Le monde se rappellera surtout de « *Thatcher pour son rôle honteux dans les grèves de la faim de 1980 et de 1981 et pour son échec lamentable vis-à-vis de l'Irlande.* » Et si la Guinness a coulé à pleins torrents l'autre soir, ce ne fut que justice.

L'inventaire n'est malheureusement pas terminé, n'oublions pas la sinistre pantalonnade de la guerre des Malouines : près de 900 soldats tués pour un caillou perdu de l'Atlantique-Sud, revendiqué à la fois par l'Argentine et la Grande-Bretagne. Cette victoire militaire s'accompagnera d'un succès électoral. C'était bien là l'enjeu réel et qu'on ne nous fasse pas le coup de vouloir expliquer la chute de la dictature argentine par cette défaite. Trop facile.

Ce rebut de l'humanité n'hésitait pas à se choisir des soutiens honteux. Comme en témoignent ses remerciements à Pinochet pour avoir apporté la « démocratie » au Chili.

Alors restons-en là, n'oublions pas ce qu'elle fut et tout le mal qu'elle a pu faire. Le gouvernement anglais s'apprête a lui payer un enterrement de 12 millions d'euros.

Laissons le mot de la fin à Ken Loach, qui propose de « *faire un appel d'offres pour ses funérailles et de choisir le moins cher* »… Pour une fois qu'un trotskyste me fait rire.

Mais la fosse commune c'est bien aussi.

Émile Vanhecke

IN MEMORIAM

Guerre des Malouines : 907 morts.

Grévistes de la faim irlandais : 10 morts dont Bobby Sands.

Grève des mineurs britanniques : 11 300 arrestations et neuf morts.

Brèves de combat

Mobilisation contre l'ANI

À Paris, plusieurs milliers de manifestants ont défilé de Montparnasse à l'Assemblée nationale, où le projet de loi sur l'emploi était adopté avant d'être réexaminé au Sénat. Environ 3 000 personnes à Toulouse, plusieurs milliers à Marseille, 1 500 à Nice, un millier à Rennes et plusieurs milliers au Mans.

Une petite grève victorieuse !

Des salariés en colère d'un McDo de la banlieue parisienne en grève contre leurs conditions de travail a obtenu gain de cause. Bonne nouvelle, mais selon un camarade du groupe Salvador-Seguí de la FA : « *Ce petit succès ne doit pas faire oublier la situation difficile des employés de la restauration rapide en général où ils se font voler par un patronat bien organisé et structuré qui camoufle ses unités économiques et sociales et qui pousse les employés à bout de force vers l'action directe, les inspections du travail et les tribunaux pour obtenir le minimum dû et peu de leurs acquis.* »

Tohu-bohu

Pour rejoindre leur camp situé rue de Marquillies à Lille, des adultes et des enfants non accompagnés traversent les voies ferrées avec une fréquence pouvant aller à un passage toutes les vingt secondes. La vitesse normale des trains sur ce tronçon est de 100 km/h, mais doit être réduite à 15 km/h pour éviter les collisions. Les cheminots syndicalistes locaux sont très inquiets et ne sont pas contre le fait qu'une clôture ait été mise pour obliger les gens du voyage

Météo syndicale

Du côté de l'Élysée, de ce qu'on appelle les pouvoirs publics, ça chamboule grave; on se contentera ici de taper sur le clou syndical. Au ministère du Travail, on semble plus que peiné de la suspension du job de Laurence Parisot à la tête du Medef. On ne peut pas la bombarder comme François Chérèque, l'ex-Lider maximo de la CFDT, à l'inspection des Affaires sociales ! Cerise sur la gâteau, un « dur » serait sur les rangs pour la succession et tout ça serait sans plaire à monsieur François ![1]

Ah que la conjugaison social-démocratie à la française avec un patronat avenant est difficile. Pourtant il faut bien que les tenants et tenantes de la loi du marché fassent turbiner leur boutique sur le dos du monde du travail et avec l'aide de ceux (et bientôt de celles?) qui représentent les boutiques syndicales.

Mais, maintenant, on repasse les plats et c'est au goût du jour... À la baisse, bien sûr. On va commencer par ArcelorMittal de Florange. Exit le sémillant délégué CFDT « hors normes », mis quasiment dans un placard après son prématuré « livre de souvenirs ». Maintenant, catastrophe annoncée, les hauts-fourneaux de Lorraine vont fermer, dans le jargon, on dit « *mise sous cocon* ». Les syndicats en appellent à l'État, on sait ce que ça vaut ! Il n'y a pas à être anarcho-syndicaliste pour savoir que, pour son mieux-être, le monde du travail n'a à compter que sur lui-même.

Avec le plan social de PSA devant le tribunal de grande instance de Paris, est-on vers le chemin d'un autre monde ?

On peut en douter.

Jean-Pierre Germain
Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste

1. Il semblerait qu'un ayant droit des grandes forges s'est déclaré candidat, ce sera plus clair qu'avec Parisot ? Pour sûr !

PAVÉ D'ANAR avec SABIA ET MAZOCH KROKAGA

Sortir de l'atonie

Victor Griffuelhes, « *notre force de création correspondra à la force acquise par l'action de chaque jour. Et nous n'oublions pas, malgré la grandeur du rôle du syndicalisme, que cette force ne s'acquerra qu'au prix de contradictions et d'incohérences* ». Ces contradictions et ces incohérences sont également un aspect essentiel à prendre en compte si on veut espérer un jour voir ce vieux monde partir à la casse. Car les luttes d'aujourd'hui – celles qui, en répondant à des besoins immédiats, permettront sans doute de grossir nos organisations syndicales – ne collent pas toujours à certains principes portés par l'anarchisme comme absolus, mais qui, sans perdre de leur valeur et de leur nécessité, n'en demeurent pas moins pensables que dans le cadre d'une société révolutionnée. S'émanciper des discours immobilistes des apôtres d'un anarchisme quasi mystifié, voire religieux, est aujourd'hui primordial pour que l'anarchisme renoue avec l'ensemble, du moins la majorité, des travailleurs. Réformisme radical et révolution sont les deux mâchoires de la même bouche, celle qui engloutira le capitalisme.

Guillaume Goutte
Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste

Le 1er Mai approchant, les organisations syndicales s'en vont chacune de leur communiqué et de leur appel à manifester. L'occasion, à nouveau, de se rendre compte de l'hypocrisie de certaines d'entre elles, du moins de leur direction. Ainsi de la CFDT, de la CFTC et de l'Unsa qui, tout en soulignant « *le besoin de politiques européennes qui donnent véritablement la priorité à l'emploi et à la réduction des inégalités* », se félicitent encore de la signature, le 11 janvier, de l'accord national interprofessionnel, lequel montrerait « *que l'action syndicale* (sic !) *et le dialogue social permettent d'obtenir des résultats, de construire des solutions face à la crise* ». Chaque travailleur appréciera de voir ainsi considéré par ces trois syndicats un accord qui, contre des contreparties dérisoires, rend les licenciements plus faciles, instaure la mobilité forcée dans les entreprises, expérimente le CDI intermittent et supprime la sanction proportionnelle au délit pour les patrons (liste malheureusement non exhaustive). La CGT, quant à elle, si elle poursuit son « combat » contre ce sinistre accord peut toutefois nous laisser bien perplexe sur sa stratégie… Thierry Lepaon, son nouveau secrétaire général, la définissait ainsi il y a quelques semaines : « *En ce moment, on rend visite aux parlementaires dans leurs permanences pour les aider à comprendre ce qu'il y a dans ce projet de loi.* […] *On leur explique que cet article-là veut dire ceci pour le quotidien des gens.* […] *On mène de même ce travail pédagogique à l'Assemblée nationale et au Sénat. Et on voit bien que les choses bougent.* » Les jours qui suivirent lui montrèrent que, non, les choses ne bougeaient pas, du moins pas suffisamment, le texte de loi issu de l'accord ayant été adopté par l'Assemblée le 10 avril. Cette erreur stratégique aura néanmoins eu l'avantage de nous montrer une fois de plus qu'il n'y a absolument rien à attendre des parlementaires pour améliorer nos conditions de vie et de travail. Et qu'il n'appartient qu'à nous de nous organiser et de nous prendre en mains si on souhaite vraiment que, comme le dit Thierry Lepaon, « *les choses bougent* » dans le sens de nos intérêts.

Mais, on ne le dira jamais assez, tout n'est pas non plus de la faute de nos directions syndicales. Depuis quelques temps, en France, le mouvement social est dans une atonie quasi généralisée que la très faible mobilisation des travailleurs contre l'ANI – qui pourtant s'attaque au Code du travail comme jamais cela n'avait été fait depuis des décennies – illustre parfaitement. Agacés d'être baladés de journée d'action en journée d'action pour certains, épuisés dans les luttes au sein des boîtes où ils travaillent pour d'autres, désespérés par la multiplication des échecs et la désillusion pour tous, nous avons aujourd'hui du mal à nous mobiliser contre un accord qui, dès sa signature, semblait inattaquable et acquis de fait. Mais rien n'est encore perdu et tout reste à faire, même si, sur certains points, il faut repartir à zéro.

Osons voir grand !

La sortie de « crise » (celle de la lutte syndicale et de la syndicalisation) viendra peut-être, sûrement, d'une redéfinition du syndicalisme français en fonction des leçons tirées des derniers grands mouvements sociaux et de l'évolution, rapide, de l'organisation du travail et de son marché. Elle viendra aussi, peut-être, de l'imposition de nouvelles revendications, à la fois force d'opposition et de proposition. Mais aussi – osons voir grand ! – de ponts construits avec les mouvements sociaux d'autres pays. Cela peut avoir des airs de profession de fois, mais, sans le devenir, ces idées et ces pratiques, conçues comme proche objectif à atteindre, peuvent donner davantage de portée aux actions syndicales menées aujourd'hui au quotidien. Comme l'écrivait, au début du XIXe siècle, le syndicaliste révolutionnaire

à emprunter le pont situé 10 mètres plus loin, afin d'éviter qu'un gamin ne se fasse un jour pulvériser. Mais la vraie question est de savoir comment un camp de Roms a été installé dans une zone aussi dangereuse !

Marchands de sommeil

Question : où se nichent de nouveaux taudis ? Réponse : dans des pavillons de la petite couronne de la banlieue parisienne rachetés par des marchands de sommeil, puis divisés en 4 ou en 5 appartements, loués chacun entre 600 et 800 euros selon les communes, sans déclaration à la mairie ni respect des normes sanitaires. La cible ? Une population pauvre qui ne trouve pas à se loger ailleurs et ne se plaint pas, vivant dans la peur de perdre son toit.

Sauvez les abeilles

Greenpeace pointe du doigt sept pesticides tueurs d'abeilles que l'association appelle à interdire en Europe. Il s'agit de l'imidaclopride, du thiaméthoxame, de la clothianidine, du fipronil, du chlorpyriphos, de la cyperméthrine et de la deltaméthrine. Si vous en avez dans vos armoires, foutez-les en l'air pour l'amour de nos amies…

Chronique néphrétique

Tectonique

Abonné depuis sa naissance à la revue politique *Carré rouge*, j'ai vu évoluer, au fil des années et des numéros les idées, les formulations et leurs auteurs. Du n° 48 particulièrement dense, j'extrais quelques passages qui marquent à mon sens un glissement de la part de militants et théoriciens toujours attachés au marxisme. Les lignes « partisanes » bougent. Si ce choix de citations vous paraît tendancieux, faites-vous votre opinion en allant sur leur site…

« […] Plus rien ne tient. Plus rien ne prend les voies "classiques" ni ne respecte plus les "schémas", que nous avons longtemps tenus pour immuables, de la "lutte des classes" (qui, rassurez-vous, est plus que jamais le moteur de l'Histoire, mais d'une histoire désormais clairement dépouillée de son destin implacable de progrès), de la mobilisation de la "classe révolutionnaire", de la direction que lui imprime "le" Parti.

» Destinataire étonné (et souvent désolé) de tracts et de résolutions de congrès révolutionnaires où je retrouve des slogans et des propositions d'actions comme copiés collés de très vieux tracts, je m'attends à tout instant à voir proposée une "manifestation centrale devant l'assemblée nationale" ou déclaré nécessaire un "gouvernement PS-PCF sans ministre bourgeois". Ces messages, dans lesquels surnagent des bribes de phrases ou de mots qui rappellent vaguement Marx ou Engels, me font l'effet de ces lumières qui nous parviennent d'étoiles depuis longtemps éteintes.

» Nous avons tous été formés dans le pyramidal, "par en haut", dans la conviction que la conquête du pouvoir d'État est seule susceptible de faire avancer les choses (et que l'Acteur historique, les grands bataillons de la "classe", vont finir par déferler et mettre un peu d'ordre dans tout cela). Le léninisme ne nous en a pas dissuadés…

» Pour avoir été très longtemps membre actif d'un groupe politique (l'OCI) qui avait manifesté son mépris (ou sa franche opposition) aussi bien à l'expérience de Lip qu'à celle du Larzac, je sais trop de quelles foudres ces petites actions méprisables sont probablement les victimes chez les continuateurs de ce groupe et chez d'autres de leurs semblables. Pensez : ces "gens" (les activistes micrométriques) ne brandissent pas de "programme" ; ils ne mettent pas en avant "une formule gouvernementale". Ils ne revendiquent pas le "pouvoir d'État". Ils ne se posent même pas le problème de savoir s'ils sont "la classe ouvrière".

» Car ces mouvements limités, ces solutions locales et provisoires n'ont par eux-mêmes rien de bien nouveau. On les a vu surgir en Espagne avec les communes rurales de 36 (que, pour ma part, je n'ai découvertes que grâce au film de Ken Loach, Land and freedom. Ce qui pose un terrible problème sur nos "lunettes d'avant-garde" d'alors…). » Yves Bonin.

« "Un autre monde possible". Je ne partage pas le rejet de cette expression par certains. Elle préserve, fût-ce avec des mots très flous, au moins une partie de ce que le mot communisme contenait comme perspective pour beaucoup de gens, à savoir un monde différent de celui du capitalisme et de la barbarie impérialiste. Mais la cohérence avec cette perspective exige que dans le cas français, s'agissant des organisations politiques, on ne participe pas aux élections, à commencer par les élections présidentielles. » François Chesnais.

« Dans Changer le monde sans prendre le pouvoir, Holloway ne se contentait pas de critiquer radicalement l'État comme cristallisant un type de relation sociale capitaliste particulier. Il remettait en cause les institutions telles que les partis prétendant à l'exercice du pouvoir, leur fonctionnement hiérarchique et leur corpus idéologique tuant dans l'œuf les aspirations émancipatrices. Cela ne pouvait donc pas transporter de joie les admirateurs de Chavez, les nostalgiques de "l'État providence" voulant le faire renaître de ses cendres, ni les théoriciens de la LCR s'engageant dans la construction d'un Nouveau Parti anticapitaliste. » José Chatroussat.

On le voit, ça bouge ! Il faudrait être bien nigauds pour penser que nous, anarchistes, pourrons rester immobiles… Paradoxalement, à l'heure où des marxistes s'intéressent aux micrométriques expériences, il est temps pour nous de nous colleter avec le macro économique.

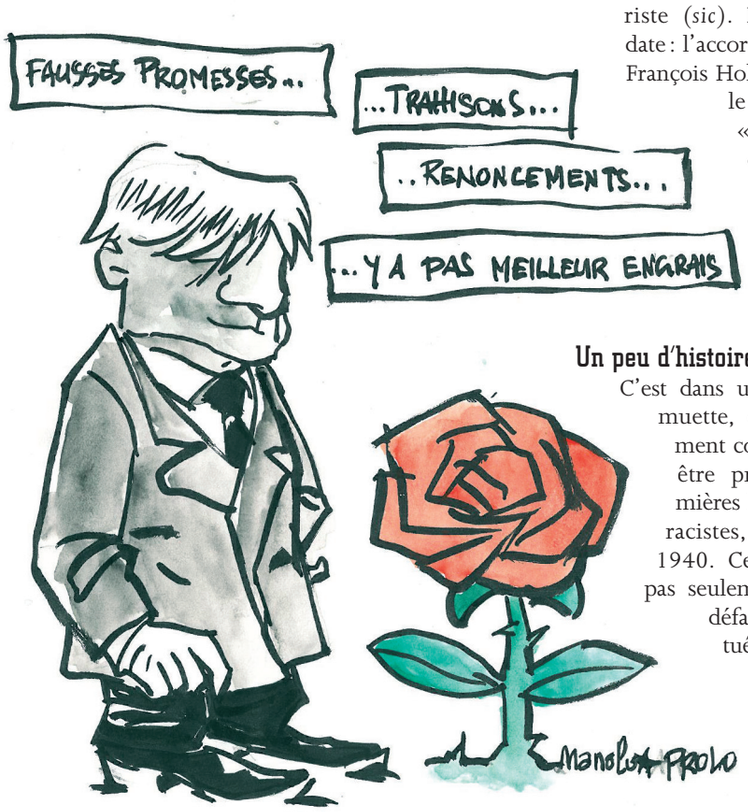
Rodkol
rodkol@netcourrier.com

Chers « camarades » socialistes

Ils ne trahissent pas ! Comment pourrait-on imaginer une telle vilénie ? Nos bons « camarades » ne font que s'adapter aux situations. Il est en effet difficile de se comporter en socialiste conséquent en ces temps troublés. Bien sûr, il suffirait d'oser, mais le social-démocrate qui sommeille en tout militant socialiste, conséquent et organisé, freine constamment les velléités de ceux qui aimeraient simplement « réformer » une société que, dans leur for intérieur, ils jugent injuste…

Maurice Rajsfus

D'une génération à l'autre de socialistes de raison, il s'est toujours trouvé de belles âmes pour estimer nécessaire de se rallier – par esprit civique, évidement – aux braves républicains de droite qui inspirent une politique jugée nécessaire pour le bien de tous. Sans doute par réalisme et, dans leur réflexion embuée, pour tenter, peut-être, d'atténuer relativement les mesures les plus réactionnaires prises par ceux qui devraient être leurs adversaires. Nulle naïveté dans ce comportement. Il s'agit surtout de cette capacité d'adaptation dont sont capables nos sociaux-démocrates actuels, qui ont oublié que leurs anciens se risquaient encore à chanter *L'Internationale* en levant le poing pour laisser croire qu'ils n'avaient rien renié de leur passé contestataire – et même antimilitariste (*sic*). Dernier exemple en date : l'accord emploi imaginé par François Hollande, en accord avec le Medef et certains « partenaires sociaux », qui permet au patronat d'envisager cette « flexibilité sociale » présentée comme le meilleur rempart à la crise.



Un peu d'histoire

C'est dans une France quasiment muette, et peut-être sourdement consentante, qu'allaient être promulguées les premières lois xénophobes, puis racistes, après le 10 juillet 1940. Ce phénomène n'était pas seulement le résultat de la défaite de la France, ponctuée par l'armistice du 22 juin 1940. La victoire des armées nazies, préludant l'arrivée au pouvoir du maréchal fusilleur Philippe Pétain et de Pierre Laval, entourés des éléments les plus réactionnaires que le pays ait jamais connus. Cette horde revancharde, décidée à écraser la « Gueuse », depuis le coup de force manqué du 6 février 1934, était curieusement accompagnée par de tristes humanistes, pacifistes dévoyés, qui faisaient leur sinistre slogan : « *Plutôt vivre à genoux que mourir debout !* » Main dans la main, d'authentiques zélateurs de Hitler, Mussolini et Franco se retrouvaient en première ligne au côté de quelques anciens leaders de la CGT réformiste, ralliés à Pétain, persuadés de sauver quelques lambeaux de liberté.

Aux côtés de ces grands esprits, qui estimaient possible un accord avec l'Allemagne nazie, un certain nombre d'hommes de gauche ne manqueront pas de se signaler, tel René Belin, leader de la tendance anticommuniste de la CGT, bientôt ministre du Travail, ou Ludovic Zoretti, secrétaire du syndicat de la SFIO. Par ailleurs, le 10 juillet 1940, lors du vote des assemblées réunies, pour donner les pleins pouvoirs à Pétain, il ne s'était plus trouvé, sur les 649 parlementaires en séance, que 80 élus de la République pour s'opposer – mollement – à la mise en place d'une dictature proto-fasciste et, parmi ceux-là, une minorité d'élus socialistes : soit 29 députés et 7 sénateurs.

Dans le gouvernement formé par Pierre Laval, dès après l'armistice, on trouvait déjà deux ministres, issus de la SFIO, soutenus par d'anciens journalistes du *Populaire* (quotidien socialiste). Par ailleurs, surtout, prêtant allégeance à Pétain, se trouvait l'ancien secrétaire général de la SFIO Paul Faure. Il convient également de noter qu'en janvier 1941 neuf socialistes faisaient toujours partie du Conseil national inféodé au chef de l'État, alors qu'en octobre 1940, après avoir rencontré Hitler à Montoire, Pétain avait déclaré : « *J'entre dans la voie de la collaboration !* » À la même époque, René Belin préparait une Charte du travail avec, comme conseillers, d'anciens responsables de la CGT réformiste (proche de la SFIO),

Jack Lang, Jacques Attali et même Michel Rocard, sans honte, préparaient des dossiers, sur commande de Nicolas Sarkozy. Ces grands esprits, ainsi « mouillés », expliquant qu'il ne s'agissait pas de politique mais que c'était « pour la France » !

comme Hubert Lagardelle, devenus ardents partisans de l'ordre nouveau.

Mauvaise pioche

À cette époque sombre de l'histoire de France, de trop nombreux pacifistes, qui s'étaient laissés prendre à l'image apaisante de celui qui se présentait comme le père de la patrie souffrante, venaient tranquillement de choisir le camp des puissances totalitaires. Parmi eux d'anciens communistes comme Paul Marion, qui vont rejoindre Jacques Doriot en compagnie d'Angelo Tasca, l'un des fondateurs du parti communiste italien, en 1920. Quant aux ex-socialistes, ceux-là se retrouvaient bien plus nombreux, avec des responsables importants, tel Charles Spinasse ancien ministre du Front populaire. Sans négliger les « néosocialistes », regroupés autour de Marcel Déat, depuis 1933.

En 1943, alors que le vent de l'histoire commençait à tourner, Marcel Déat était devenu l'un des maîtres à penser de la collaboration. À ses côtés, sur les treize membres de la Commission permanente du RNP (Rassemblement national populaire) qu'il a créé, cinq d'entre eux sont issus de la SFIO. Ainsi, Georges Albertini (qui, à partir des années 1950 deviendra le consultant « social » des partis de droite) ou Ludovic Zoretti, ainsi que six autres venant du groupe des « néos ». Il y a beau temps que les pacifistes bêlants se sont divisés en deux groupes : les uns sont retournés chez eux, ayant perdu leurs illusions et leur honneur, les autres étant devenus d'authentiques fascistes.

Les Collabos de Sarkozy

Plus de soixante-dix ans ont passé et, sans qu'il soit possible de comparer les situations, nous avons pu constater, en mai 2007, après une nouvelle défaite de la gauche aux élections présidentielles, qu'un certain nombre de grands esprits socialistes allaient se rallier sans état d'âme à Nicolas Sarkozy. Lequel n'avait pas manqué de marteler, tout au long de la campagne électorale, que c'en serait bientôt terminé du laxisme mettant en cause nos libertés. En clair, il était indispensable d'en finir avec les corps intermédiaires, freins aux relations directes entre le « chef » et la population. Finalement, avec une droite décomplexée au pouvoir, la gauche n'aurait plus aucune raison d'exister, les syndicats n'ayant plus qu'un rôle approximativement consultatif. Nos socialistes ralliés ne réagissant guère.

Dès la formation du premier gouvernement Fillon, nos parrains autoritaires voyaient accourir des forces d'appoint de gauche, permettant de rendre plus crédible le régime instauré par Nicolas Ier. Sans doute pour lui apporter une touche prétendument humaniste. Particulièrement quelques socialistes en rupture de ban, comme Bernard Kouchner, au ministère des Affaires étrangères et Éric Besson à l'économie numérique. Le même devant s'illustrer à la fin de 2009 en accédant au poste prestigieux de ministre gardien de l'Identité nationale. Sans négliger le fait que d'authentiques socialistes se trouvaient chargés de la rédaction de rapports pour le nouveau patron. Ainsi, de Jack Lang, Jacques Attali et même Michel Rocard qui, sans honte, préparaient des dossiers, sur commande de Nicolas Sarkozy. Lequel exhibait triomphalement ses « prises de guerre ». Ces grands esprits, ainsi « mouillés », expliquant qu'il ne s'agissait pas de politique mais que c'était « pour la France » ! Le chef de l'État ne tenant d'ailleurs aucun compte des avis de ces éminentes personnalités.

Le cas d'Éric Besson, remarquable Judas de la tribu socialiste, mérite qu'on s'y arrête plus longuement.

Un traître de répertoire

Le cas d'Éric Besson, remarquable Judas de la tribu socialiste, mérite qu'on s'y arrête plus longuement. En effet, quelques semaines avant les élections présidentielles d'avril-mai 2007, cet honnête politicien avait été l'auteur d'un violent réquisitoire contre le candidat d'une droite dure, qui n'avait jamais masqué ses intentions liberticides. C'est en janvier 2007 qu'Éric Besson, alors *supporter* de Ségolène Royal, lançait sa charge contre Nicolas Sarkozy. Florilège : « *Ses idées sont celles de Bush, sa méthode celle de Chirac* », et puis : « *C'est l'homme des fausses promesses. C'est ainsi que le candidat Sarkozy se présente comme un doux agneau, gaulliste social.* » On ne pouvait être plus violent.

En ce début d'année 2007, Éric Besson reprochait à Sarkozy d'être un homme « *sectaire, dangereux et inefficace* ». Tout comme il se plaisait à avertir les électeurs que le petit Nicolas, « *ravive les sentiments communautaires et la religiosité* », allant même jusqu'à évoquer le régime de Vichy lorsqu'il l'accusait d'abandonner « *les principes de la République, et compter les habitants par race ethniques.* » De la même façon, ce socialiste, encore pur et dur, alors secrétaire national du PS, chargé de l'économie, s'attaquait à la dérive sécuritaire « *dangereuse et inefficace de Sarkozy, purement basée sur la répression, sans tenir compte de la prévention* ». Emporté dans sa stigmatisation du candidat de la droite dure, Éric Besson pointait du doigt « *le pouvoir judiciaire inféodé au ministère de l'Intérieur* », ayant l'air de s'inquiéter de ce que Nicolas Sarkozy « *abuse de la rhétorique des juges qui remettent en liberté les personnes arrêtées par la police.* » Pour finir venait la dénonciation du discours sarkozyste sur la « *protection assurée des clandestins de gauche.* » Enfin, le brave Éric Besson soulignait la volonté affirmée de son adversaire présumé de « *rassurer l'électorat de droite et d'extrême droite en prétendant lutter contre l'immigration, quelle soit illégale ou non.* »

Grand honnête homme, Éric Besson estimait alors que « *la politique de reconduite à la frontière conduit à des situations inextricables et humainement bouleversantes* ». On croit rêver, mais les quelques cinquante pages de ce réquisitoire antisarkozyste étaient du même tonneau. Pourtant, à la fin du mois de mars 2007, le même Éric Besson démissionnait du Parti socialiste. Sans perdre de temps, Nicolas Sarkozy sollicitait cet excellent militant, en lui assurant : « *Un jour, je peux t'être utile.* » En fait, selon certains de ses ex-camarades de parti, le petit Judas aurait été une sorte d'agent double, d'où cette charge antisarkozyste de janvier 2007; tout comme sa rupture spectaculaire avec le PS, deux mois plus tard, aurait été mise en scène et organisée suite à une offre de service du traître auprès du candidat Sarkozy. Selon plusieurs sources, quinze jours avant le premier tour de l'élection présidentielle, Besson était contacté par Sarkozy, et quelques jours avant le 21 avril 2007, notre petit Judas se ralliait publiquement à celui qu'il avait vilipendé quelques semaines plus tôt. Ensuite, entre les deux tours de l'élection présidentielle, les adversaires de la veille faisaient des meetings communs.

Les Roms en Roumanie

En janvier 2009, désormais chargé de l'immigration, Éric Besson ferra connaître son sentiment profondément humaniste : « *Il n'y a pas de place pour l'immigration clandestine dans notre pays !* » Conviction partagée par notre actuel ministre de l'Intérieur Manuel Valls, qui n'hésite jamais à affirmer que « *les Roms ont pour vocation de rester en Roumanie* » ! Moralité : dans notre France qui se proclame terre de liberté, ceux qui nous gouvernent, qu'ils soient de droite ou de gauche, n'ont rien contre les étrangers mais les réflexions xénophobes ne sont jamais loin.

Une dernière remarque, indispensable : comme tous ses prédécesseurs, depuis l'adoption de la loi de 1905, sur la séparation de l'Église et de l'État, Manuel Valls n'est pas seulement patron de la police, il est également ministre de tutelle des cultes. À ce titre, il lui faut participer à un certain nombre de cérémonies. C'est ainsi que, récemment, on le voyait parader au 850e anniversaire de la cathédrale Notre-Dame de Paris, tout comme il avait assuré de sa présence la canonisation d'un illustre père de l'Église, à Rome. Expliquant, à cette occasion, qu'il était d'une famille catholique (ce dont nous n'avons rien à foutre). Oubliant qu'il est censé être ministre d'une République une et indivisible, mais néanmoins laïque. Sans doute lui paraît-il nécessaire d'imiter Nicolas Sarkozy lequel, sans la moindre vergogne, ne manquait jamais une occasion pour faire un signe de croix magistral dès que les caméras se braquaient sur lui, en des lieux bien pensants… M. R

Le socialisme libertaire

Quelques preuves scientifiques de son bien-fondé

Cet article est issu d'une série de nombreux textes qui tentent de répondre de façon conséquente aux différentes questions qu'on peut se poser sur l'anarchisme. Il s'agit d'une Foire aux questions anarchiste (*Anarchist FAQ*) créée par des anarchistes anglais (notamment Lain McKay, connu de nos camarades d'outre-Manche comme contributeur régulier du journal *Freedom* de l'*Anarchist Federation*). Le travail qu'ils ont fourni est colossal. Ce sont plusieurs centaines de questions avec des réponses aussi importantes que celle qu'on peut lire ci-après. Il est, hélas, fort peu traduit en français. Alors si, vous aussi, vous cherchez des réponses à certaines questions, ou si vous désirez enrichir votre argumentaire anarchiste, n'hésitez pas : lisez, traduisez et faites circuler sur les sites « FAQ anarchiste » français en construction.

An anarchist FAQ

http://anarchism.pageabode.com/afaq/index.html
Traduction de Nathan

Tout d'abord, juste pour être tout à fait clair, par la recherche du profit, nous entendons « profit monétaire ». Comme les anarchistes considèrent la coopération comme étant dans notre propre intérêt – c'est à dire que nous « profitons » de lui dans le sens le plus large possible –, nous ne rejetons pas le fait que, généralement, les gens agissent pour améliorer leur situation. Toutefois, le bénéfice monétaire est une forme très stricte de « l'intérêt personnel », en effet si étroite qu'il en devient nuisible à l'individu de plusieurs façons (en termes de développement personnel, relations interpersonnelles, bien-être social et économique, et ainsi de suite). En d'autres termes, ne prenez pas notre discussion sur le « profit » dans cette section de la Foire aux questions comme impliquant un déni de l'intérêt, bien au contraire. Les anarchistes rejettent simplement la « *conception étroite de la vie qui consiste à penser que les profits sont le seul motif principal de la société humaine* » (Pierre Kropotkine, *Champs, usines et ateliers, ou l'industrie combinée avec l'agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel*).

Deuxièmement, nous ne pouvons pas espérer traiter pleinement les effets néfastes de la concurrence et du profit. Pour plus d'informations, nous vous recommandons la lecture de *No Contest : The Case Against Competition and Punished by Rewards* et de *The Trouble with Gold Stars, Incentive Plans, A's, Praise and Other Bribes*, deux livres d'Alfie Kohn. Il relate les nombreuses preuves accumulées qui réfutent le « bon sens » du capitalisme selon lequel la concurrence et les bénéfices sont la meilleure façon d'organiser une société.

Récompense et créativité

Selon Alfie Kohn, un nombre croissant de recherches en psychologie suggère que les récompenses peuvent diminuer les niveaux de performance, surtout si la performance implique la créativité (« Studies Find Reward Often No Motivator », Boston Globe, Monday 19 January 1987). Kohn note qu'« une série connexe d'études montre que l'intérêt intrinsèque pour une tâche – le sentiment que quelque chose vaut la peine pour elle-même –

en général diminue lorsque quelqu'un est récompensé pour la faire ».

La plupart des recherches sur la créativité et la motivation ont été effectuées par Theresa Amabile, professeur agrégé de psychologie à l'université Brandeis. Une de ses récentes expériences consistait à demander à des élèves de primaire et des étudiants de faire des collages « stupides ». Les jeunes enfants ont également été invités à inventer des histoires. Les enseignants qui ont évalué les projets ont constaté que les élèves à qui on avait promis une récompense ont fait le moindre travail de création. « *Il se peut que le travail commandé, en général, soit moins créatif que le travail qui est fait par pur intérêt* », dit M^me^ Amabile. En 1985, elle a demandé à 72 écrivains créatifs des universités de Brandeis et de Boston d'écrire de la poésie : « *Certains élèves ont ensuite reçu une liste de raisons extrinsèques (externes) pour écrire, tel qu'impressionner les enseignants, faire de l'argent et accéder aux études supérieures, et ont été invités à réfléchir à leurs écrits dans ces objectifs. D'autres ont reçu une liste des raisons intrinsèques : le plaisir de jouer avec les mots, la satisfaction de l'expression de soi, etc. Un troisième groupe n'a reçu aucune liste. Puis tous ont été invités à écrire davantage. Les résultats sont clairs. Les étudiants ayant reçu les raisons extrinsèques ont non seulement des écrits moins créatifs que les autres, comme l'ont jugé 12 poètes indépendants, mais la qualité de leur travail a baissé de manière significative. Les récompenses, dit Mme Amabile, ont cet effet destructeur principalement dans les tâches créatives, y compris pour le haut niveau de résolution de problèmes.* « Plus une activité est complexe, plus on y nuit par des récompenses extrinsèques », *a-t-elle dit.* » (*Ibid.*)

Dans une autre étude, réalisée par James Gabarino du Chicago's Erikson Institute for Advanced Studies in Child Development, il a été constaté que des filles de classes de cinquième et sixième instruisant des enfants plus jeunes étaient beaucoup moins efficaces si on leur avait promis des billets de cinéma gratuits pour bien enseigner. « *L'étude a montré que les tutrices qui travaillent pour la récompense ont pris plus de temps pour communiquer des idées, frustrées plus facilement, et ont fait un travail plus pauvres au final que celles qui n'ont pas été récompensées.* » (*Ibid.*)

De telles études jetèrent le doute sur l'affirmation selon laquelle l'incitation financière est le seul moyen efficace – voire le meilleur moyen – de motiver les gens. Comme le fait remarquer Kohn, « *elles contestent également l'hypothèse comportementaliste que toute activité est plus susceptible de se produire si elle est récompensée* ». Amabile conclut que sa recherche « *réfute définitivement la notion de créativité conditionnée de façon opérante* ».

Ces résultats renforcent les conclusions d'autres domaines scientifiques. La biologie, la psychologie sociale, l'ethnologie et l'anthropologie présentent toutes les preuves qui appuient la coopération comme fondement naturel de l'interaction humaine. Par exemple, des études ethnologiques indiquent que pratiquement toutes les cultures indigènes fonctionnent sur la base de relations de coopération importantes et les anthropologues ont présenté des preuves montrant que la force prédominante régissant l'évolution humaine résidait dans les interactions sociales de coopération, conduisant à la capacité des hominidés à développer la culture. Ceci se retrouve régulièrement dans le capitalisme, avec la psychologie du travail désormais promue par « la contribution des travailleurs » et le fonctionnement en équipe, car il est résolument plus productif que la gestion hiérarchique. Plus important encore, les faits démontrent que les coopératives en tant que lieux de travail sont plus productives que celles qui sont organisées sur d'autres principes. Toutes choses égales par ailleurs, les producteurs des coopératives sont plus efficaces que les entreprises capitalistes ou étatiques, en moyenne. Les coopératives peuvent souvent atteindre une productivité plus élevée, même lorsque leur équipement et les conditions de travail sont pires. En outre, plus l'organisation se rapproche de l'idéal coopératif, meilleure est la productivité.

Kropotkine avait vu juste

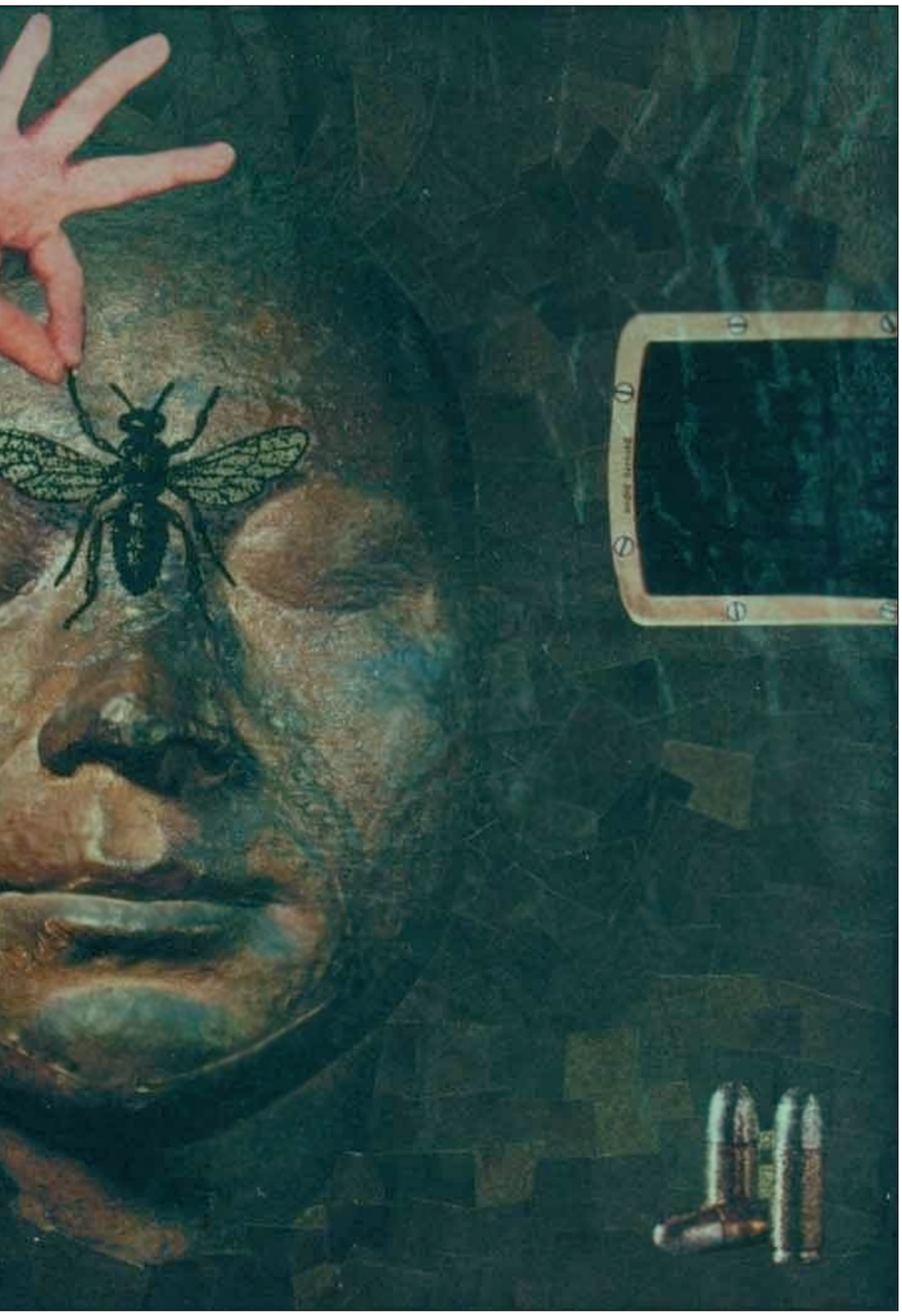
Tout cela n'a rien de surprenant pour les anarchistes sociaux (et cela devrait inciter les anarchistes individualistes à reconsidérer leur position). Pierre Kropotkine a fait valoir que, « *si nous en appelons à un témoignage indirect, et demandons à la nature* : « Quels sont les mieux adaptés : ceux qui sont continuellement en guerre les uns avec les autres, ou ceux qui se soutiennent les uns les autres ? » *nous voyons que les mieux adaptés sont incontestablement les animaux qui ont acquis des habitudes d'entraide. Ils ont plus de chances de survivre, et ils atteignent, dans leurs classes respectives, le plus haut développement d'intelligence et d'organisation physique* » (*L'Entraide, un facteur de l'évolution*). De son observation selon laquelle l'entraide donne un avantage évolutif à ceux qui la pratiquent, il a tiré sa philosophie politique – une philosophie qui insiste sur la communauté et la démarche coopérative.

La recherche moderne a renforcé son argumentation. Par exemple, comme mentionné, Alfie Kohn est également l'auteur de *No Contest : The Case Against Competition* et il a passé en revue pendant sept ans plus de 400 études de recherche portant sur la concurrence et la coopération. Avant son enquête, il estimait que « *la concurrence peut être naturelle, appropriée et saine* ». Après avoir examiné les conclusions de la recherche, il a radicalement revu le présent avis, concluant que la « *quantité idéale de concurrence, dans n'importe quel environnement, que ce soit la classe, le travail, la famille, le terrain de jeu, est nulle… La concurrence est toujours destructive* » (*Noetic Sciences Review*, Spring 1990).

Les trois atouts de l'entraide

Nous présentons ici un très bref résumé de ses conclusions. Selon Kohn, il existe trois principales conséquences de la concurrence.

André Bernard : *Chant de défaite avec mouche*



Tout d'abord, elle a un effet négatif sur la productivité et l'excellence. Cela est dû à une anxiété accrue, l'inefficacité (par rapport au partage coopératif des ressources et des connaissances), et l'affaiblissement de la motivation personnelle. La concurrence met l'accent sur la victoire sur les autres, loin des motivations intrinsèques, telles que la curiosité, l'intérêt, l'excellence et l'interaction sociale. Des études montrent que le comportement coopératif, en revanche, prévoit toujours de bonnes performances – un constat qui vaut également pour de nombreuses variables. Fait intéressant, les effets positifs de la coopération deviennent plus importants à mesure que les tâches deviennent plus complexes, ou lorsque la créativité et la capacité de résolution de problèmes sont nécessaires.

Deuxièmement, la concurrence fait baisser l'estime de soi et entrave le développement de la rationalité, de l'autonomie individuelle. Une forte estime de soi est difficile à atteindre lorsque l'auto-évaluation dépend de la comparaison à autrui. D'autre part, ceux dont l'identité est formée par rapport à la façon dont ils contribuent aux efforts du groupe possèdent généralement une plus grande confiance en soi et estime de soi.

Enfin, la concurrence sape les relations humaines. Les humains sont des êtres sociaux, nous exprimons au mieux notre humanité en interaction avec les autres. En créant des gagnants et des perdants, la concurrence est destructrice pour l'unité humaine et empêche de se sentir proche des autres.

Les anarchistes sociaux ont longtemps soutenu ces thèses. Dans le système concurrentiel, les gens travaillent à contre-courant, ou tout simplement pour des gains personnels (matériels). Cela conduit à un appauvrissement de la société et de la hiérarchie, avec un manque de relations communautaires qui entraînent un appauvrissement de toutes les personnes impliquées (mentalement, spirituellement, moralement et, en fin de compte, matériellement). Cela ne conduit pas seulement à un affaiblissement de l'individualité et à des perturbations sociales, mais aussi à l'inefficacité économique à mesure que l'énergie est gaspillée dans des conflits de classe et investie dans la construction de meilleures cages plus grandes pour protéger les nantis des démunis. Au lieu de créer des choses utiles, l'activité humaine est dépensée dans un travail inutile reproduisant un système autoritaire et injuste.

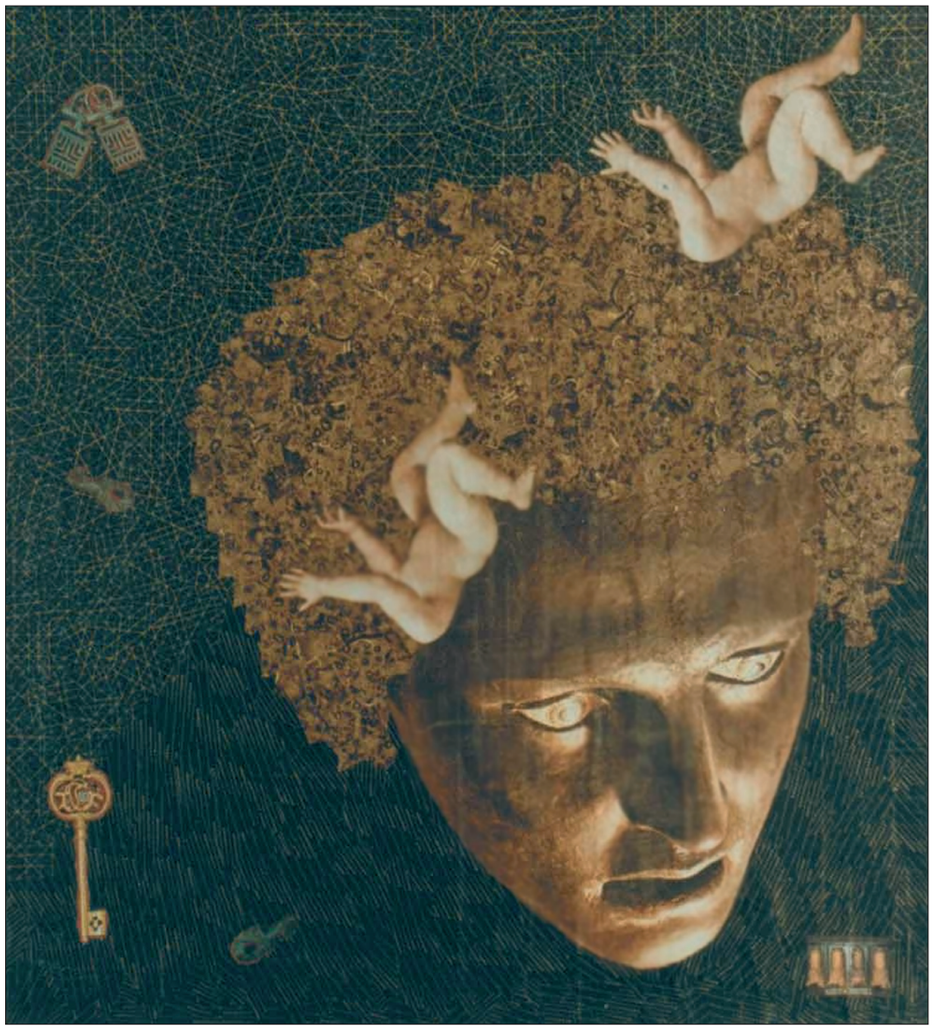
Dans l'ensemble, les résultats de la concurrence (documentés par un grand nombre de disciplines scientifiques) montrent sa pauvreté tout en indiquant que la coopération est le moyen par lequel les plus forts survivent.

La moteur de la récompense contesté

En outre, comme Kohn l'examine dans *Punished by Rewards*, l'idée que les récompenses matérielles puissent aboutir à un meilleur travail n'est tout simplement pas vrai. En se basant sur la psychologie comportementaliste simpliste, de tels arguments ne passent pas à l'épreuve des faits sur le long terme (et, en fait, peuvent être contre-productifs). En effet, cela signifie traiter les êtres humains guère mieux que les animaux domestiques ou sauvages (il affirme que « *ce n'est pas un hasard si la théorie derrière le* « Faites ceci et vous obtiendrez cela » *dérive de travaux sur d'autres espèces, ou bien que la gestion du comportement est souvent décrite par des mots mieux adaptés aux animaux* »). En d'autres termes, elle « *est, par sa nature même, déshumanisante* » (*Punished by Rewards*, p. 24 et p. 25.).

Plutôt que d'être simplement motivés par des stimuli extérieurs comme des robots sans cervelle, les gens ne sont pas passifs. Nous sommes des « *êtres qui possèdent une curiosité naturelle de nous-mêmes et de notre environnement, qui recherchent et surmontent les défis, qui tentent de maîtriser les savoir-faire et d'atteindre la compétence, et qui cherchent de nouveaux niveaux de complexité dans ce que nous apprenons et faisons. En général, nous agissons sur l'environnement autant que nous sommes sollicités par lui, et nous ne le faisons pas simplement dans le but de recevoir une récompense* » (*Op. cit.*, p. 25.).

Kohn présente de nombreuses preuves pour soutenir sa thèse selon laquelle les récompenses nuisent à l'activité et aux individus. Nous ne pouvons pas lui rendre justice ici. Nous présenterons quelques exemples. Une étude sur des étudiants a montré que



André Bernard : *Insomnie soudaine*

ceux qui sont payés pour travailler sur un puzzle « *ont passé moins de temps que ceux qui n'avaient pas été payés* » quand ils ont eu le choix de continuer à travailler dessus ou non. « *Il est apparu que travailler pour une récompense rend les gens moins intéressés à la tâche.* » Une autre étude menée sur des enfants a montré que « *les récompenses extrinsèques réduisent la motivation intrinsèque* ». De nombreuses autres études l'ont confirmé. C'est parce que la récompense revient effectivement à dire que telle ou telle activité ne vaut pas la peine d'être faite pour elle-même – et pourquoi souhaiterait-on faire quelque chose si l'on doit être soudoyés pour la faire ? (*Op. cit.*, p. 70 et p. 71.)

En milieu de travail, un processus similaire se passe. Kohn présente de nombreuses preuves pour montrer que la motivation extrinsèque ne fonctionne pas non plus dans le lieu de travail. En effet, il soutient que « *les économistes se trompent s'ils pensent le travail comme une* « incommodité » *– quelque chose de désagréable que nous devons faire pour être en mesure d'acheter ce dont nous avons besoin, un simple moyen vers une fin* ». Kohn le souligne « *en supposant que l'argent est ce qui pousse les gens à adopter une compréhension appauvrie de la motivation humaine* ». En outre, « *le risque de toute incitation ou rémunération au rendement du système est qu'il va rendre les gens moins intéressés par leur travail et donc moins susceptibles de l'exécuter avec beaucoup d'enthousiasme et d'engagement vers l'excellence. Par ailleurs, plus on lie la rémunération (ou d'autres récompenses) à la performance, plus nous causons de dégâts* » (*Op. cit.*, p. 131, p. 134 et p. 140).

Profit et déshumanisation

Kohn soutient que l'idée que l'humain ne ferait que travailler pour le compte de récompenses « *peut être qualifié, à juste titre, de déshumanisation* » si « *la capacité d'une action responsable, l'amour naturel de l'apprentissage et le désir de faire du bon travail font déjà partie intégrante de qui nous sommes* ». En outre, c'est « *une façon d'essayer de contrôler les gens* », et donc « *toute personne troublée par un modèle des relations humaines fondé principalement sur l'idée d'une personne qui contrôle l'autre, doit se demander si les récompenses sont aussi anodines qu'elles prétendent parfois l'être* ». Il cite l'exemple d'un lieu de travail où « *il n'y a pas de moyen de contourner le fait que* « l'objectif de base de la rémunération au mérite est manipulatrice ». *Un observateur plus sec caractériserait ces incitations de* « dégradantes », *car le message qu'ils véhiculent vraiment est :* « Fait plaisir à ton patron et vous recevrez les récompenses que le patron juge appropriées. » » (*Op. cit.*, p. 26.)

Étant donné que beaucoup de travaux sont contrôlés par d'autres et peuvent être une expérience horrible sous le capitalisme, cela ne signifie pas qu'il doit en être ainsi. De toute évidence, même dans l'esclavage salarié la plupart des travailleurs peuvent trouver un travail intéressant et cherchent à le faire bien – non pas en raison de récompenses ou de punitions possibles, mais parce que nous cherchons un sens à nos activités et que nous essayons de bien les faire. Étant donné que la recherche montre que les organisations du travail axées sur la récompense nuisent à la productivité et à l'excellence, les anarchistes sociaux ont plus qu'un simple espoir de fonder leurs idées. Ces recherches confirment les commentaires de Kropotkine : « *Le labeur salarié est un labeur de serf : il ne peut pas, il ne doit pas rendre tout ce qu'il pourrait rendre. Et il serait bien temps d'en finir avec cette légende qui fait du salaire le meilleur stimulant du travail productif. Si l'industrie rapporte actuellement cent fois plus que du temps de nos grands-pères, nous le devons au réveil soudain des sciences physiques et chimiques vers la fin du siècle passé ; non à l'organisation capitaliste du travail salarié, mais malgré cette organisation.* » (*La Conquête du pain.*)

Pour ces raisons, les anarchistes sociaux sont convaincus que l'élimination du profit dans le cadre de l'autogestion ne nuira pas à la productivité et à la créativité, mais plutôt les renforcera (au sein d'un système autoritaire où les travailleurs améliorent la puissance et le revenu des bureaucrates, on peut s'attendre à des résultats différents). Avec le contrôle de leur propre travail et les lieux de travail garantis, tous les travailleurs peuvent exprimer leurs capacités au maximum. Ce sera une explosion de créativité et d'initiative, et non une réduction de celles-ci. AFAQ

La galère

n'est pas née de la dernière pluie

L'exploitation brute, nue, le vol direct du travail d'un être humain n'ont rien de neuf. Mais l'organisation savante, raisonnée, planifiée de l'exploitation brute, nue est plus vieille qu'on ne croit. On l'a vue dans les systèmes concentrationnaires nazis et bolcheviques. On l'a vue dans l'esclavage américain, qui n'était pas qu'américain, puisque l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, les Pays-Bas ne dédaignaient pas acheter des êtres humains pour les faire travailler jusqu'à leur mort. Et la France.

Un livre rappelle, cependant, que la France de Louis XIV et que Louis XIV lui-même ne se contentèrent pas d'esclaves confortablement noirs de peau et, donc, n'est-ce pas, un peu moins humains. Le Roi-Soleil mit en esclavage ses propres sujets, aussi blancs qu'on pouvait l'espérer.

Le livre qui le rappelle s'intitule *Les Galériens. Vies et destins de 60 000 forçats sur les galères de France, 1680-1748* (Points Seuil). Il a été écrit par André Zysberg, un agrégé d'histoire qui a consacré sa vie à l'étude du premier système concentrationnaire français.

Galère et sadisme ordinaire

Le mot « concentrationnaire » provoque souvent des cris d'orfraie, s'il n'est pas utilisé, exclusivement, pour décrire les crimes du XX^e^ siècle. Mais lisez donc cette description, par un forçat de l'époque, de ce qu'on faisait aux hommes qui ne réussissaient plus à suivre le rythme de la chaîne.

Sachez d'abord que la chaîne, c'est le groupe de nouveaux forçats qu'on envoie aux galères. À pied. Enchaînés deux à deux par le cou, et chaque couple à une grande chaîne commune. De 15 à 20 kg de fer sur le cou. Huit cents kilomètres à pied, si vous avez la malchance d'être arrêté à Dunkerque, pour être envoyé comme tout le monde à Marseille. Pas de parapluie, pas d'imperméable, voire pas de chaussures. Si vous tombiez au sol, de faiblesse, on vous rouait de coups pour vérifier que vous ne simuliez pas. Alors, *« on les détachait de la grande chaîne, et on les traînait par celle qu'ils avaient au col, comme des bêtes mortes, jusqu'au chariot, où on les jetait comme des chiens, leurs jambes nues, pendant hors du chariot, où dans peu elles se gelaient et leur faisaient souffrir des tourments inexprimables »*.

Autre scène qui évoque les monstrueux appels des camps : *« On fit arranger la chaîne à un bout de cette cour, ensuite on nous ordonna, le nerf de bœuf à la main, qui tombait comme grêle sur les paresseux, de nous dépouiller entièrement de tous nos habits, et de les mettre à nos pieds… Après, donc, que nous fûmes dépouillés, nus comme la main, on ordonna à la chaîne de marcher de front jusqu'à l'autre bout de la cour, où nous fûmes exposés au vent de bise pendant deux grosses heures… »*

Les camps modernes servaient trois buts : intimider la population normale, assouvir la haine de dirigeants paranoïaques et mégalomanes, fournir une main-d'œuvre d'esclaves. Les galères « louis-quatorziennes » de même. Le « crime » peut-être le plus répandu dans la France de cette époque était celui de contrebande du sel. Car la vente de sel était un monopole du roi. Mais elle était affermée à un groupe de capitalistes, la Ferme générale, qui avait créé sa police privée (15 000 employés !) afin d'attraper les centaines de milliers de pauvres qui tentaient de vivre en vendant du sel sans le payer à ces messieurs. Les galères, punition irrévocable des faux sauniers, servaient donc à intimider les autres. Punition des protestants, elles servaient à assouvir la haine d'un dirigeant. Et elles fournissaient la main-d'œuvre nécessaire à l'usage d'une technologie maritime. Pages les plus belles, les plus fascinantes, les plus terribles que celles où Zysberg décrit comment la disposition des bancs et des avirons permettait d'obtenir les 170 watts, par galérien, pendant quatre heures, qui permettaient à cinq forçats de soulever les 130 kg de l'aviron, et de donner à la galère les 9 km/h de son allure usuelle.

On a fait mieux depuis

Pauvre technologie cependant que celle qui dépend de la chair humaine que, notoirement, il faut nourrir, désaltérer, vêtir. Et, qu'on le veuille ou non, laisser reposer et dormir. Et qu'il faut surveiller et battre à chaque instant, puisque l'esclave n'a, en aucun instant, la moindre bonne raison de travailler.

Voilà la seule raison pour laquelle l'esclavage direct, l'esclavage à la galérienne n'existe plus. L'esclave coûte en définitive plus cher que le salarié. Il faut vraiment faire survivre le premier, alors qu'on peut si souvent tromper le second, et le remplacer par un plus naïf, ou plus misérable, dès qu'il se réveille et se rebelle !

Nestor Potkine

Slovénie

Gotovi so, ils sont tous finis !

La révolte gronde à Ljubljana. Les militants de la Fédération anarchiste slovène agissent au sein du bloc anticapitaliste…

Il y a trois mois, les gens en Slovénie se sont levés dans une révolte décentralisée massive. Elle a marqué le début d'une intense (et largement auto-organisée) résistance à la crise. Ce soulèvement a commencé à Maribor contre le maire corrompu et le conseil municipal, mais il est né depuis plus de vingt ans de transition politique et d'accumulation du capital qui ont accentué les inégalités et le sentiment d'impuissance.

Une résistance multiple

La privatisation lente de la société n'a jamais signifié l'amélioration de nos conditions de vie et, maintenant, cette privatisation est rejetée de partout. C'est dans la vie quotidienne et dans les pratiques qui remettent en question les relations de pouvoir que s'exprime notre soulèvement. Tout comme la résistance qui se déroule partout en Europe, il s'agit d'un processus avec de nombreuses formes différentes de lutte et d'expression. Toutes sont également importantes et aucune ne doit être ignorée, écartée ou criminalisée. C'est dans cette multitude que nous cherchons à reprendre le pouvoir de contrôle sur nos propres vies et notre mouvement ne peut pas être récupéré ou instrumentalisé par des intérêts particuliers, des groupes ou des partis. Nos mobilisations ouvrent un processus de récupération de l'espace pour les personnes afin d'intervenir dans les discours sur la crise des politiques appliquées dans toute l'Europe.

C'est pourquoi nous disons que le soulèvement appartient à tous et à chacun d'entre nous !

Rejet des vedettes et des partis

L'appel systématique, dès le début, de rejeter l'élite politique sans notion de personnes ou de clique politicienne particulières. La corruption des individus au pouvoir n'est que l'exemple extrême de la corruption réelle que nous combattons : le système lui-même. C'est pourquoi nous avons besoin de continuer le combat jusqu'à la chute du gouvernement actuel et, au-delà des frontières de notre cité et de nos États. Nous voulons un système différent, basé sur la satisfaction de nos besoins. Personne, parmi les puissants, ne nous offrira de façon bienveillante de telles alternatives. Nous allons donc les imposer de bas en haut !

C'est pourquoi nous disons que personne ne nous représente et que nous ne ferons pas de discrimination : ils sont tous finis !

Violences étatiques

Dans les mois qui ont suivi le début du soulèvement, nous avons vu des attaques de plus en plus violentes de la part de la police. Nous avons été intimidés dans nos maisons et dans les espaces communs ; nous avons été aspergés de gaz lacrymogène et de poivre ; nous avons été battus et détenus pour de fausses raisons et pendant de longues périodes sans charges, nous avons été persécutés et jugés. Le soulèvement lui-même a été criminalisé ! L'émergence d'un État policier montre bien que la résistance qui se passe ici et dans toute l'Europe a ébranlé ceux qui sont aux manettes de la vie économique et du pouvoir étatique. Notre résistance se déroule malgré la violence systématique à laquelle nous sommes confrontés et qui a un impact négatif énorme sur nos vies. Les marchés financiers et les banques attaquent nos moyens de développement social, prennent nos maisons et nous menacent avec des dettes. L'État fera le sale boulot afin de nous tenir tranquille au cours de ce vol.

C'est pourquoi nous disons qu'il y a des policiers partout et la justice nulle part !

Internationaliser les luttes

Il s'agit d'un soulèvement qui va au-delà des spécificités, des processus locaux en Slovénie. Il s'attaque au cœur du grand mensonge : celui qui prétend que l'économie de marché et la privatisation de l'industrie, des services et des biens finiront par conduire à la prospérité de tous les peuples. Le projet d'une Europe néolibérale, aux mains d'une élite, essaye de nous vendre ce mensonge, tout en nous faisant payer les coûts d'une crise que nous n'avons pas créée. Le système obtient l'accumulation, nous obtenons l'austérité. Nous ne pouvons pas lutter contre un système transnational du capital si nous sommes enfermés dans notre État-nation. Nous devons transcender les identités paroissiales, les mythes historiques et les frontières politiques dans cette lutte.

C'est pourquoi nous disons : internationalisons la révolte !

Bloc anticapitaliste de Ljubljana

Les habitants du fleuve

Des dizaines de milliers d'êtres humains chassés de chez eux pour la construction d'un barrage. Un film rend compte de leur combat.

En Amazonie brésilienne, autour du fleuve Xingu, la construction très controversée du gigantesque barrage hydroélectrique de Belo Monte a commencé. Le projet date de la dictature, a été gelé par Lula, puis autorisé l'an dernier dès l'élection de Dilma Rousseff.

Le film *Les Invisibles de Belo Monte* est le résultat d'un travail de six mois sur le terrain, mené à terme grâce à l'obstination et au courage des réalisateurs, malgré l'hostilité de Norte Energia, chargée de la construction du barrage, et de la police fédérale. François-Xavier Pelletier est ethnologue et cinéaste, il travaille au Brésil depuis vingt ans, et il revendique le caractère militant de son film. Catherine Lacroix-Pelletier est coordinatrice de projets, et Magnólia de Oliveira, née en Amazonie, est experte en écologie amazonienne.

Les invisibles, ce sont les Ribeirinhos (habitants du fleuve), la plupart pêcheurs ou petits agriculteurs, *« indépendants, libres et solidaires comme la nature qui régit leurs liens sociaux »*, qui vont être chassés de leurs terres, et dont personne ne parle.

Le film est beau et troublant à la fois, alternant des images de rêve et d'autres apocalyptiques, pour reprendre l'expression d'Aldecir, un des Ribeirinhos. Le rêve, c'est la forêt avec ses grappes de fruits généreuses, c'est une pluie de fleurs qui tombent comme de la neige, ce sont des fillettes se baignant dans le fleuve avec un bébé sanglier apprivoisé, c'est tout un peuple heureux de vivre en autosubsistance. L'apocalypse, c'est la vision de l'immense chantier en cours, les familles qui sont chassées et celles qui résistent encore, et les témoignages émouvants, révoltants de ces mêmes habitants.

Pas moins de 40 000 familles vont être contraintes d'abandonner leur territoire, et 800 000 hectares de forêt primaire et de rivière vont être détruits, par inondation ou assèchement. *« Belo Monte, le troisième plus grand barrage du monde, est en construction en Amazonie, dans la volta grande do Xingu, l'une des régions les plus riches, sensibles et originelles en biodiversité du Brésil. Le gouvernement l'avait classée parmi les zones de préservation les plus extrêmes, comme l'indique ainsi l'ordonné qui interdit toute modification du biotope. Mais cette loi très stricte a été violée par Ibama, l'organisme fédéral exécutif de l'environnement, lorsqu'il a accordé la licence de construction de ce barrage à Norte Energia »*, affirme F.-X. Pelletier. Des espèces endémiques, animales et végétales, la plupart encore inconnues, vont disparaître à jamais. Des trésors archéologiques, tels ces rochers polis ou gravés par les premiers habitants de l'Amazonie, prédécesseurs des Indiens, seront enfouis sans même avoir été étudiés.

François-Xavier Pelletier est en colère, et il le dit sans détours. D'abord parce que ce barrage est totalement inutile, que le projet a été offert et garanti financièrement à 80 % par l'État brésilien à des multinationales (dont Alstom et GDF-Suez). Parce qu'il est destructeur pour l'environnement, la connaissance, et criminel pour l'homme. Enfin parce qu'il est un mensonge, une manipulation vis-à-vis des Ribeirinhos, que Norte Energia achète ou menace pour les expulser.

Par ailleurs, même certaines ONG qui prétendent dénoncer ce barrage pratiquent la désinformation, avec force clichés exotiques, en médiatisant des Indiens tels que Raoni, et en taisant leur responsabilité et la corruption de certains caciques (chefs), qui ont accepté des sommes colossales en échange de leur soumission. *« Il faut arrêter de dire que l'Amazonie est peuplée uniquement d'Indiens »*, s'insurge François-Xavier Pelletier. La réalité est que les Ribeirinhos sont des Indiens, des Blancs, des Noirs, des Métis, vivant depuis des générations des ressources du fleuve et de la forêt. Pour Belo Monte il n'y aura aucune discrimination parmi les victimes, hommes, animaux, végétaux.

Les spectateurs demandent souvent : *« Que pouvons-nous faire ? »*

« Surtout pas signer des pétitions, qui donnent bonne conscience et n'ont aucun effet », répondent les réalisateurs. Au Brésil, ils projettent de diffuser une version longue de leur film, qu'ils sont en train d'achever, pour mobiliser la population, *a priori* très sensible sur ces sujets. Ils comptent en particulier sur le soutien du Mouvement des sans-terre (MST), confrontés à des problèmes de même nature. Ils ajoutent qu'ici aussi il est important d'informer et de lutter contre la désinformation, et de comprendre que nous sommes tous concernés, qu'il existe aussi chez nous des grands projets inutiles, destructeurs, et uniquement motivés par l'argent. Notre-Dame-des-Landes, les projets de lignes TGV, pour ne citer qu'eux, participent de la même logique, pour le bénéfice des multinationales, sans aucun scrupule pour les répercussions sur l'homme et sur la planète.

Michel Gutel

Le film *Les Invisibles de Belo Monte* a été projeté le 28 mars à Tours, à la faculté des Tanneurs, et le 29 à Vendôme, en présence de deux des réalisateurs, François-Xavier Pelletier et Catherine Lacroix-Pelletier, et d'un public particulièrement nombreux.
Pour en savoir plus :
http//apocalypsexingua. canalblog.com

Cinéma

La banalité du mal

Longtemps, Eisenstein a porté le projet de réaliser une adaptation cinématographique de l'œuvre majeure de Karl Marx, *Das Kapital*. Outre l'hostilité de Staline qui trouvait l'entreprise insensée, Eisenstein s'est heurté à la résistance du matériau lui-même : mettre en images des idées et intéresser un public même limité représente au cinéma, *a priori*, une gageure quasiment insurmontable. Margarethe von Trotta vient pourtant de relever le défi avec *Hannah Arendt* et le réussir magistralement.

Mato-Topé

Présenté dans de nombreux festivals, le film a reçu un excellent accueil aussi bien de la part du public que des critiques. Lors du dernier Festival du film d'histoire de Pessac en novembre dernier, *Hannah Arendt* a été plébiscité obtenant le prix du jury et celui du public ! Avec un scénario (coécrit avec Pamela Katz) resserré mais extrêmement élaboré (quatre ans de travail !), Margarethe von Trotta a choisi un tournant dans la vie d'Hannah Arendt : les années 1960-1964. À sa demande, William Shawn, le directeur du prestigieux journal *The New Yorker*, l'envoie couvrir le procès d'Eichmann à Jérusalem après que le Mossad a capturé en Argentine, ce responsable de la solution finale. Dans la scène d'exposition, on assiste à l'enlèvement d'un homme ordinaire sur une route de campagne puis, après une coupe franche, le spectateur découvre une femme écoutant de la musique dans un appartement confortable : les deux protagonistes sont réunis dès l'ouverture du film et leurs destins sont désormais liés. À son retour, Hannah Arendt livre cinq articles au *New Yorker* avant de les publier sous le titre : *Le Procès à Jérusalem*. Le sous-titre, *Rapport sur la banalité du mal*, va aussitôt engendrer une polémique qui ne s'est toujours pas éteinte. On estime que plusieurs centaines de livres, plus de 2000, ont été consacrés à cette controverse.

Le vide de la pensée

C'est qu'avec *Le Procès à Jérusalem* Hannah Arendt apporte sa réponse à la question essentielle du XX^e^ siècle : comment la barbarie nazie a-t-elle pu naître et se développer en Allemagne ? Soit au cœur de l'Europe des Lumières qui a placé l'idée de progrès aussi bien intellectuel que technique au centre de sa conception du monde, et qui a prétendu ensuite incarner la notion même de civilisation au point d'avoir voulu l'imposer aux autres continents à travers la constitution des empires coloniaux.

Pour y répondre, Arendt a forgé le concept « banalité du mal », qui n'a pas fini d'inquiéter la réflexion sur le monde. D'emblée, cette formulation apparaît comme un oxymoron en ce début des années 1960 alors qu'on mesure toute l'étendue de l'horreur inédite, exceptionnelle dans l'histoire humaine, perpétrée par le nazisme et qui prend le nom de Shoah. Or, lors du procès, Arendt, comme bien des observateurs, qui est confrontée pour la première fois à un responsable du génocide, constate qu'Eichmann n'est pas un monstre. Elle ne peut donc se réfugier dans le réconfort (c'est elle qui le dit) procuré par la monstruosité et doit chercher plus loin. Eichmann est un homme très ordinaire qui peut même être enrhumé. Mais cet homme a renoncé à lui-même (à ce qui le constitue en être humain), qui s'est déshumanisé en se refusant de penser ce qu'il faisait. Et c'est son adhésion au nazisme, projet totalitaire par excellence, qui l'a construit ainsi en coupant ses liens aux autres pour lui substituer le lien unique au Führer et en lui faisant perdre le sens des mots et du monde en adoptant la langue du III^e^ Reich (cf. *LTI – Lingua Tertii Imperii ou Langue du III^e^ Reich* de Viktor Klemperer, 1947). « *Les mouvements totalitaires sont des organisations massives d'individus atomisés et isolés* » et « *C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal* », avait-elle déjà écrit dans *Les Origines du totalitarisme*, publié en 1951. Elle trouve dans Eichmann confirmation de ses conclusions formulées une décennie avant le procès. Pour elle, la crise de la culture est donc à l'origine du mal absolu en ce qu'elle aboutit à un homme déshumanisé car dépolitisé. La dépolitisation, comme non-appartenance à la cité, implique le refus de penser par soi-même, de juger en conscience et d'assumer, *in fine*, la responsabilité de ses choix et de ses actes.

Pour donner corps (au sens propre) à la dispute, les deux scénaristes entourent la philosophe de contradicteurs et de soutiens. En premier lieu, la relation entre Arendt et son mentor Martin Heidegger est traitée en quelques flashbacks. Ce grand philosophe qui a fortement influencé la pensée du XX^e^ siècle a manqué totalement de discernement avec le nazisme. Dès lors, la relation entre refus de la pensée et genèse de la barbarie s'en trouve fortement complexifiée car la finesse d'esprit de Heidegger ne l'a en rien protégé. Rappelons qu'à la conférence de Wannsee en janvier 1942, qui a décidé la solution finale et dont Eichmann a assuré l'organisation matérielle, sur les quinze participants, représentants

des appareils de l'État nazi, six étaient docteurs en droit, un en science politique et un en philosophie… De plus, bien que parfaitement consciente des compromissions de son maître, amant puis ami, Arendt n'a jamais rompu avec lui.

Banalité du bien et philosophie

Au présent de la diégèse, Hannah a à ses côtés son époux, Heinrich Blücher, son amie, Mary McCarthy, qui la soutiennent et une jeune assistante dévouée, Lotte. Elle est interprétée par Julia Jentsch qui a incarné Sophie Scholl en 2005 dans *Sophie Scholl – Die letzten Tage* de Marc Rothemund. Par cet effet d'intertextualité, la présence de Julia-Sophie rappelle aussi l'existence de la banalité du bien qui fut incarnée par tous les résistants au cœur du IIIe Reich, des plus célèbres aux plus humbles comme ces femmes qui manifestèrent en pleine guerre à la *Rosentraße* pour obtenir la libération de leurs conjoints promis à la déportation et auxquelles Margarethe von Trotta a consacré un film en 2003. La figure emblématique de Sophie dit surtout que la soumission à l'autorité ne cesse qu'en présence d'une forte conscience qui permet de distinguer entre bon et mauvais, entre bien et mal, entre coupable et victime et de ne pas tout confondre.

Outre le talent de la réalisatrice complètement investie dans son projet, le défi a été relevé grâce à l'interprétation formidable de Barbara Sukowa, double-complice de la cinéaste, qui déborde d'énergie. Présente de bout en bout du film, elle incarne véritablement la philosophe. Dans la dernière séquence d'anthologie notamment qui dure sept minutes : ayant refusé de quitter l'université avant d'avoir donné son dernier cours, Hannah Arendt pénètre dans un amphi plein à craquer et captive son auditoire par un discours fondamental sur la nécessité de penser. Avec son accent allemand rugueux, Arendt-Sukowa pose avec force que penser signifie distinguer, hiérarchiser, prendre parti. Enfin, en revoyant (avec grand plaisir) Barbara Sukowa, on se souviendra qu'elle incarna également Rosa Luxemburg sous la direction déjà de Margarethe von Trotta en 1986. La réalisatrice fait preuve d'une grande cohérence politique en établissant ainsi la connexion entre ces deux grandes figures. Lien essentiel car Arendt admirait Luxemburg et adhérait à sa critique conjointe du léninisme et du système parlementaire libéral : « *La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie* », écrivait justement Hannah Arendt dans *Vérité et politique*. Au grand dam, évidemment, des libéraux, lesquels cherchent à récupérer Hannah Arendt. En vain. Car, en tant que parangon de la libre pensée, Hannah Arendt est définitivement et irrémédiablement irrécupérable.

En faisant de la philosophie (politique) un sport de combat passionnant, Margarethe von Trotta a réussi pleinement son pari et réalisé un film opportun qui donne à penser. **M.-T.**

Horreur

Les Éditions libertaires viennent de publier, en tout point conforme à l'édition originale de 1961, le livre témoignage de Benoist Rey sur la guerre d'Algérie : *Les Égorgeurs*. Sobriété de la couverture, simple titre en rouge comme dans la collection documents chez Minuit, où il voisinait avec Henri Alleg auteur de *La Question*, l'autre grand livre sur l'Algérie.

Pas facile d'évoquer ce témoignage, tout ce qu'on pourra en dire sera de peu de valeur, on sort de la lecture des *Égorgeurs* comme on sort de celle de *Si c'est un homme* de Primo Lévi, en ayant fait l'expérience de l'horreur et l'horreur ne se résume pas dans une note de lecture.

Les questions qui se posent dans ces deux grands livres du XXe siècle sont les mêmes : comment rester humain au contact de la barbarie ? Comment ne pas sombrer dans la haine de l'autre quand on risque sa peau tous les jours, au milieu des bourreaux et des morts ? Le livre s'ouvre sur une phrase de Camus : « *Ils connaissaient cette liberté qui consiste à ne point se sentir responsable* » et se termine par celle d'un officier sur le bateau du retour en octobre 1960 : « *Maintenant, vous êtes des hommes.* »

C'est quoi être un homme ? Appartenir à l'espèce humaine, en être coresponsable ? Est-ce tuer, torturer, voir souffrir son ennemi, l'abaisser au rang d'un sous-homme, lui appliquer la gégène et la corvée de bois d'un côté, l'émasculation de l'autre ? Benoist n'a qu'une réponse : refuser de participer à l'horreur, ne pas porter les armes, être celui qui soigne, qui trimbale en opération 28 kg sur le dos, brancard, bandages, un fusil qui ne servira jamais sinon à empêcher un viol et tente avec des moyens ridicules de soulager les souffrances morales et physiques, celles des copains blessés, celles des ennemis prisonniers voués dès le lendemain à la mort.

De ce séjour aux enfers, où il assiste directement à des dizaines d'exécutions, où il voit l'inimaginable, des appelés du contingent, des enfants de son âge, se comporter comme des chiens de guerre et égorger en silence, il ramène des cauchemars, l'envie d'en finir avec la vie, et des notes prisent quotidiennement, clandestinement, sans aucune volonté de faire de la littérature, juste être au plus près du réel et c'est pourquoi *Les Égorgeurs* fut saisi deux jours après la sortie en 1961, c'est pourquoi plus de cinquante ans après ce livre ne vieillit pas…

Il ne peut pas vieillir.

Thierry Guilabert

Benoist Rey, *Les Égorgeurs*,
Éditions libertaires, 2012, 10 euros.

C'est ça la fin de l'Histoire ?

S'il existait parmi vous quelques rares naïfs adhérant encore au beau conte du libéralisme qui amènerait le paradis sur terre, je conseillerais de jeter un œil au livre de Chris Hedges et Joe Sacco, intitulé *Jours de destruction, jours de révolte*, édité chez Futuropolis.

Outre le fait qu'on y croise Bakounine, et que les citations, les poèmes et les bandes dessinées qui rythment les chapitres en font aussi un bel objet très agréable à lire, c'est avant tout

une dénonciation de la misère, du désespoir, et des régions entièrement saccagées que les auteurs ont rencontrés au cours de leur voyage au travers des États-Unis et qui contredit, sans aucun doute possible, les promesses farfelues des partisans d'un capitalisme sans entrave.

Trois sites martyrs

En commençant leur périple par la réserve indienne de Pine Ridges (Dakota du Sud), plus précisément dans la ville de Whiteclay, minée par l'alcoolisme, la pauvreté, la désillusion et la violence, les deux auteurs ont voulu montrer que la doctrine et l'idéologie capitaliste s'étaient développées aux États-Unis dès la conquête de l'Ouest avec le génocide des tribus indiennes au nom du profit et de l'enrichissement personnel.

Viennent ensuite Camden (New Jersey), ville vidée de ses industries, ville ghetto, laissée aux mains des gangs et des politiciens véreux et Welch (Virginie occidentale) où les compagnies minières d'extraction du charbon à ciel ouvert contrôlent tout, saccagent les ressources naturelles et contaminent l'air, l'eau et le sol de manière durable ! Sans parler des maladies dues à ce genre d'exploitation qui progressent parmi la population proche des sites miniers.

Une dernière étape nous emmène à Immakalee (Floride) où l'industrie maraîchère maintient dans un quasi-esclavage des journaliers clandestins venant du Honduras, du Mexique ou du Guatemala. Vivant dans la peur permanente d'être renvoyés dans leur pays, ils sont plus « faciles » à exploiter et sous-payés. Leur santé et leur vie ne pesant rien face aux profits des géants de la distribution alimentaire et de la restauration rapide, ils sont exposés sans aucune précaution aux pesticides et herbicides toxiques utilisés à hautes doses dans ce genre d'exploitation.

Justice ou privilège ?

Le livre se termine sur les débuts du mouvement Occupy Wall Street dans lequel les auteurs voient, au travers des expériences d'autres formes d'organisation de la société, le début d'un espoir que les choses changent.

Bien sûr, l'impact du capitalisme sauvage sur les familles, les travailleurs, les communes et les écosystèmes que les deux auteurs on constaté à l'échelle nationale est dénoncé aussi à l'échelle planétaire où la course effrénée au profit a engendré un système dans lequel toute chose, tout individu, est vu comme une marchandise.

Deux types de principe s'opposent alors : justice et vérité, ou privilège et pouvoir !

Soit vous vous révoltez, soit vous vous agenouillez devant les marchés financiers en signant votre propre arrêt de mort et celui des générations futures !

Le livre de Chris Hedges et Joe Sacco en est une parfaite illustration.

Franck
animateur de Radio libertaire

Chris Hedges & Joe Sacco,
Jours de destruction, jours de révolte, Futuropolis.

Une musique pour réfléchir

Hervé Krief, est connu pour être le guitariste précurseur du funk en France, avec le groupe Saef à son époque et plus récemment avec Funkatear en compagnie du chanteur Joseph Bowie, mais ce qu'on sait moins, c'est que le monsieur est également profondément impliqué dans la musique bleue, tant du fait de ses albums de Blues (*Barbès blues* – 1992, *Paris-Bruxelles* – 1993, *Le Grand Orchestre d'Hervé Krief* – 1994, *Insomnies* – 1997) que par les spectacles qu'il met en scène (*Le Blues, de l'esclavage au guitar-héro* – 2012 et *Robert Johnson, Réalité et Mythe* – 2013). Il a bien voulu répondre à quelques questions :

Photo : J.-P. Percherot

Pascal. Bonjour Hervé, pourquoi avoir choisi de travailler autour de l'œuvre de Prévert ?

Hervé Krief. Après voir lu sa bio par Yves Courrèges, j'ai été extrêmement sensible à l'engagement de Prévert, son côté anarchiste et près du peuple. Aussi je me suis dit que je pourrais faire découvrir cette face mal connue du poète. Et en même temps cela me permettait d'envisager mon nouveau spectacle sous un angle poétique et militant à la fois. Car je pense que les musiciens ne doivent pas se contenter de jouer de la musique, ils doivent permettre à tous ceux qui viennent les écouter de réfléchir sur ce monde injuste et destructeur pour entamer ensemble un processus créatif vers une nouvelle organisation du vivre ensemble.

P. On vous a vu jouer ce spectacle à Notre-Dame-des-Landes cet été, lors de la mobilisation contre le projet d'aéroport. C'était important pour vous d'y être présent ?

H. K. Oui, très important car la lutte qui est menée là-bas est essentielle aujourd'hui. C'est un choix de société qui est en jeu et je veux exprimer mon soutien total aux personnes qui résistent bravement et magnifiquement là-bas. Nous voulons un autre monde, et c'est là-bas que cela commence, il me semble…

P. Pour toi, l'art et l'engagement sont donc conciliables ?

H. K. Indissociables, l'expression artistique n'a de sens, à mes yeux, que si elle s'inscrit dans un processus d'émancipation. Il faut que nous participions à un engagement vers de nouvelles alternatives pour construire un autre mode de pensée, de vivre ensemble, d'espace commun.

P. Tu participes également à une coopérative d'achat de quartier, tu veux bien nous en dire plus ?

H. K. L'Indépendante est une coopérative alimentaire, sociale et solidaire. C'est une épicerie autogérée qui vend uniquement des produits secs. Elle se place donc en complément des Amaps qui aujourd'hui offrent une grande variété de produits frais. L'Indépendante répond au besoin de prendre en charge nos choix en termes de nourriture. Cela signifie que nous voulons cesser de cautionner les agissements des multinationales de la chaîne agroalimentaire. Pour ce faire, nous achetons à de petits producteurs respectueux des écosystèmes, de la terre et d'une éthique sociale. Ceci peut se traduire ainsi en termes militants : nous avons décidé de ne plus donner notre argent aux grandes enseignes. L'argent étant devenu le centre névralgique de leur stratégie, c'est là qu'il faut agir.

Par ailleurs, L'Indépendante expérimente également une nouvelle forme de démocratie basée sur l'horizontalité, sans aucune hiérarchie et construite autour de l'idée du consensus. Nous refusons le vote et donc la mise en opposition d'une majorité et d'une minorité. Cette épicerie fonctionne enfin en autogestion, chaque membre apportant sa contribution afin de permettre un fonctionnement cohérent et efficace. Un système de solidarité interne a été également mis en place.

P. Des projets ?

H. K. Oui, un spectacle sur la vie de Robert Johnson et la suite de *Prévert* et *Champs de révolte* avec deux nouveaux poètes (rap et slam) extrêmement intéressants. Ils ont des textes très engagés, militants et poétiques à la fois !

P. Merci Hervé.

Entretien réalisé par Pascal
animateur de l'émission blues de Radio Canut (Lyon)

RADIO LIBERTAIRE

Jeudi 18 avril

15:00 > 16:30. Bibliomanie. Invité Dominique Meens pour *Un glossaire d'oiseaux grecs* de D'Arcy Thompson, paru aux Éditions José Corti.

20:30 > 22:30. Entre chiens et loups. Jazzlib première de deux émissions West Coast.

Samedi 20 avril

11:30 > 13:30. Chronique syndicale. 11 h 30-12 h 30 : Un engagement ouvrier 1968-1990 (CGT) avec Joël Biard. 12 h 30-13 h 30 : Déréglementation du travail, ils ont osé voter l'ANI !

Dimanche 21 avril

15:30 > 17:00. Des mots, une voix recevra les écrivains Zéno Bianu et André Velter pour leur livre commun *Prendre feu*.

Lundi 22 avril

11:00 > 13:00. Lundi matin. Revue de presse.

14:30 > 16:00. Ondes de choc. Littérature et anarchie à la fin XIXe siècle.

16:00 > 18:00. Trous Noirs. Terre et Liberté. David Lefèvre, après ses voyages dans la pampa argentine, pose son sac à dos dans une cabane de l'île chilienne de Chiloé pour une vie qu'il nous fait partager dans son livre *Solitudes australes*.

18:00 > 19:30. Sciences en liberté. Darwin.

Mardi 23 avril

16:00 > 17:00. Les Amis d'Orwell. Le coaching s'immisce en douce dans nos conscience.

18:00 > 19:30. Idéaux et débats. *Kanashimi no umi* (La mer de la tristesse). Jean-François Sabouret nous parle du livre de Kota Ishii, *Mille cercueils*, dont il a assuré la préface.

19:30 > 20:30. Parole d'associations. Elina Dumont pour son livre *Longtemps, j'ai habité dehors*.

Mercredi 24 avril

10:30 > 12:00. Blues en liberté. Blake Ace, le blues avec la guitare sur les genoux.

18:30 > 20:30. Femmes libres. Les engagements féministes face aux intégrismes, avec Claudie Lesselier, Monique Dental et Marie-Jo Salmon.

20:30 > 22:30. Ras les murs.

89.4 MHz en région parisienne — r1.federation-anarchiste.org

Soutien aux Anarchistes contre le Mur

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont apporté leur soutien au mouvement des Anarchistes contre le Mur, lequel se bat, de façon non violente, avec les Palestiniens et leurs soutiens internationaux, contre la construction du mur de séparation entre Israël et la Palestine. Le film Cinq caméras brisées, dont *Le Monde libertaire* est partenaire, relate un exemple de cette lutte. Suite à notre appel à soutien, nous avons pu leur envoyer 1 400 euros. Leur présence empêche souvent des violences militaires envers les militants palestiniens. Mais le pouvoir étatique a d'autres armes que la violence physique. De nombreux procès sont intentés aux militants et l'argent récolté servira aussi à faire face à ces procès. Laissons à présent le parole à Kobi Snitz, membre des Anarchistes contre le Mur : « *Votre contribution à notre fonds juridique a été transmis à l'Office des avocats Gaby Lasky et de ses partenaires, Neri Ramati et Limor Goldstein, qui nous représentent depuis dix ans. Leur travail est d'une telle qualité que cela fait une différence, même dans le système fondamentalement inéquitable des tribunaux militaires. Dans un cas célèbre, Gaby Lasky et ses partenaires ont réussi à acquitté Muhamad Amirah des faits d'obstruction au travail de la police. D'habitude, dans les tribunaux militaires, les défenseurs de personnes qui, comme Muhamad Amirah, auraient été arrêtées lors de manifestations, n'auraient aucune chance de lutter contre les accusations portées contre eux et il aurait été forcé d'admettre sa culpabilité et de faire plusieurs mois en prison ou face à des sanctions encore plus sévères. Depuis octobre 2012, ce sont ainsi des dizaines de militants qui ont été acquittés. Inutile de dire que l'acquittement des Palestiniens devant un tribunal miliaire est presque sans précédent. Un récent article paru dans Haaretz indique que le taux de condamnation est supérieur à 99 %. Cette statistique met en évidence l'importance et la qualité du travail juridique effectué pour soutenir le mouvement populaire. Merci pour votre confiance, nous pouvons ainsi continuer à fournir ce soutien au mouvement.* »

Secrétariat de
l'Internationale des Fédérations anarchistes

Vous pouvez continuer à apporter votre soutien aux Anarchistes contre le Mur en envoyant vos chèques (mention soutien AATW au dos) à :
Société d'entraide libertaire (SEL)
c/o CESL, BP 121, 25014 Besançon Cedex.
IBAN : FR 7610 2780 8590 0002 0572 10175
BIC : CMCIFA2A

30 avril et 1er mai

Paris XVIIe

Le 1er Mai, jour Ferré sous le parrainage de Maria Cristina Diaz-Ferré et l'aide fraternelle de Radio libertaire et de la Fédération anarchiste. À l'Européen, 3, rue Biot. Tarifs pour un soir : 22 euros (tarif plein), 17 euros (groupes de 10 et +, seniors de 65 et +), 12 euros (chômeurs, étudiants, carte de Radio libertaire), 2 euros (RSA). Tarifs pour les deux soirs : 38 euros (au lieu de 44), 30 euros (au lieu de 34), 20 euros (au lieu de 24), 4 euros.

Jusqu'au 21 avril

Saint-Pierre-d'Oléron (17)

Tous les jours, exposition *Espagne 36, les affiches des combattants de la liberté*. Affiches, cartes postales, timbres édités par les organisations antifranquistes de juillet 1936 à février 1939. Tous les soirs à 20 h 30, projection de *Land and Freedom* de Ken Loach. Cinéma l'Eldorado, 5, rue de la République.

Jeudi 18 avril

Merlieux (02)

18 h 30. Rencontre-débat avec Thierry Secrétan pour son livre *Le Temps de nous aimer, 1914-1918*. Apéro dînatoire. Table de presse. Entrée libre et gratuite. Bibliothèque sociale, 8, rue de Fouquerolles.

Vendredi 19 avril

Paris XIe

19 h 30. Les soirées vidéo de la librairie du Monde libertaire : projection du documentaire : *Debout ! Une histoire du Mouvement de libération des femmes (1970-1980)*, de Carole Roussopoulos. La projection sera suivie d'une discussion : « Les luttes féministes sont-elles toujours d'actualité ? Comment concilier lutte antisexiste et lutte de classe ? » 145, rue Amelot, M° Oberkampf, République ou Filles-du-Calvaire. Entrée libre.

Samedi 20 avril

Tarnac (19)

20 heures. La compagnie Catamavra présentera *Alexandre Marius Jacob, 34770, anarchiste, cambrioleur et bagnard…* au Magasin général, la désormais célèbre épicerie, tapie dans l'ombre 12, rue des Tilleuls.

Lyon (69)

15 heures. Rencontre avec Anne Steiner, auteure de *Le Goût de l'émeute. Manifestations et violences de rue dans Paris et sa banlieue à la Belle Époque*. Librairie libertaire La Gryffe, 5, rue Sébastien-Gryphe.

Saint-Denis (93)

10 heures. Cout-circuit et la Dyoniversité vous invitent à passer une journée pour apprendre à se passer de la grande distribution. Projections, débats, restauration. À la Bourse du travail de Saint-Denis, 9, rue Génin. M° Porte-de-Paris.

Mercredi 24 avril

Bordeaux (33)

20 heures. Présentation par Pierre Stambul de son ouvrage *Israël-Palestine : Du refus d'être complice à l'engagement*, paru aux éditions Acratie, et conférence-débat sur le sionisme. Organisée par le Cercle libertaire Jean-Barrué (FA 33), l'Union juive française pour la paix et la librairie du Muguet. Athénée libertaire, 7, rue du Muguet.

Paris VIIIe

18 heures. Pour la libération de Mumia Abu-Jamal : mobilisation internationale. Place de la Concorde.

Jeudi 25 avril

Paris XIIe

20 heures. « Un ANI qui nous veut du mal », réunion publique animée par Jean-Marie Pernot, chercheur à l'Institut de recherches économiques et sociales. 3-5, rue d'Aligre.

Vendredi 26 avril

Paris XIe

19 h 30. Blues en liberté de RL fête le printemps pendant une soirée ciné en projetant des extraits de *l'American folk blues festival* des années soixante avec toutes les vedettes de blues de l'époque. 145, rue Amelot, M° Oberkampf, République ou Filles-du-Calvaire. Entrée libre.

Samedi 27 avril

Avignon (84)

Manif-occupation pour la défense des terres agricoles et de la ceinture verte, contre la LEO et son monde. Départ place Pie-X à 10 heures et au jardin de l'abbaye à 11 heures. Cette manif sera suivie de quatre jours de rencontres pour partager et renforcer les occupations.

Paris (XVIIIe)

18 heures. Exposition de gravures de Régis Boitier. La bibliothèque La Rue vous invite au vernissage. Cette exposition se tiendra du 27 avril au 25 mai pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque : 15 heures à 18 heures chaque samedi. 10, rue Robert-Planquette. M° Blanche ou Abbesses.

Mercredi 1er mai

Roquefixade (09)

Marche zapatiste de la poésie en défense de la terre de Wirikuta et des Wixáritari (Huicholes) menacés par les sordides appétits d'une compagnie minière canadienne.

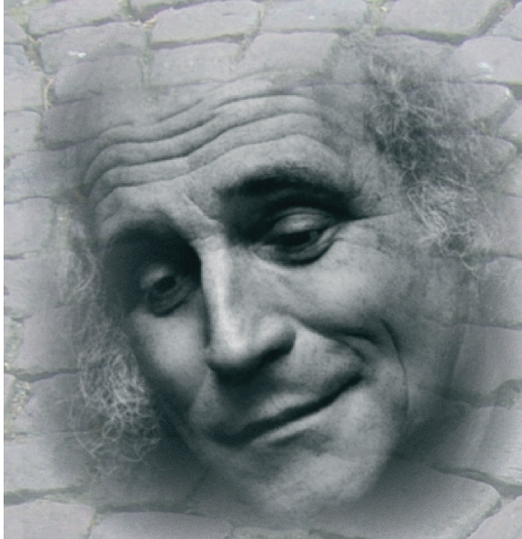
Chambéry (73)

1er mai libertaire à Chambéry. À midi : repas à prix libre avec La Marmite, cantine végétarienne autogérée, en haut du parc de Buisson-Rond. Atelier NoTav, tables de presse, etc. Rendez-vous dès le matin à la manif ou, plus tard, à Buisson-Rond pour participer au repas.

Paris XIXe

10 heures. Manifestation de la Fédération anarchiste. Place des Fêtes.

PREMIER MAI
JOUR FERRÉ !
1993-2013



MARDI 30 AVRIL - 20 h
& MERCREDI 1er MAI - 19 h

Jacques Bertin • Serge Utgé-Royo • Frasiak
Louis Capart • Annick Cisaruk • Léo Nissim
Pierre Margot • Barbarie • Valérie Barrier
Natasha Bezriche • Jérémie Bossone
et...

L'EUROPÉEN

3-5, rue Biot - Paris 17e (Métro Place de Clichy)

01 43 87 97 13

Imprimé en France par Médiatem Productions - Licence 2-1025811

Mistiroux Productions · édito MUSIQUES · Noirs Coquelicots · SCPP · Radio Libertaire · L'EUROPÉEN

www.utgeroyo.com